

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

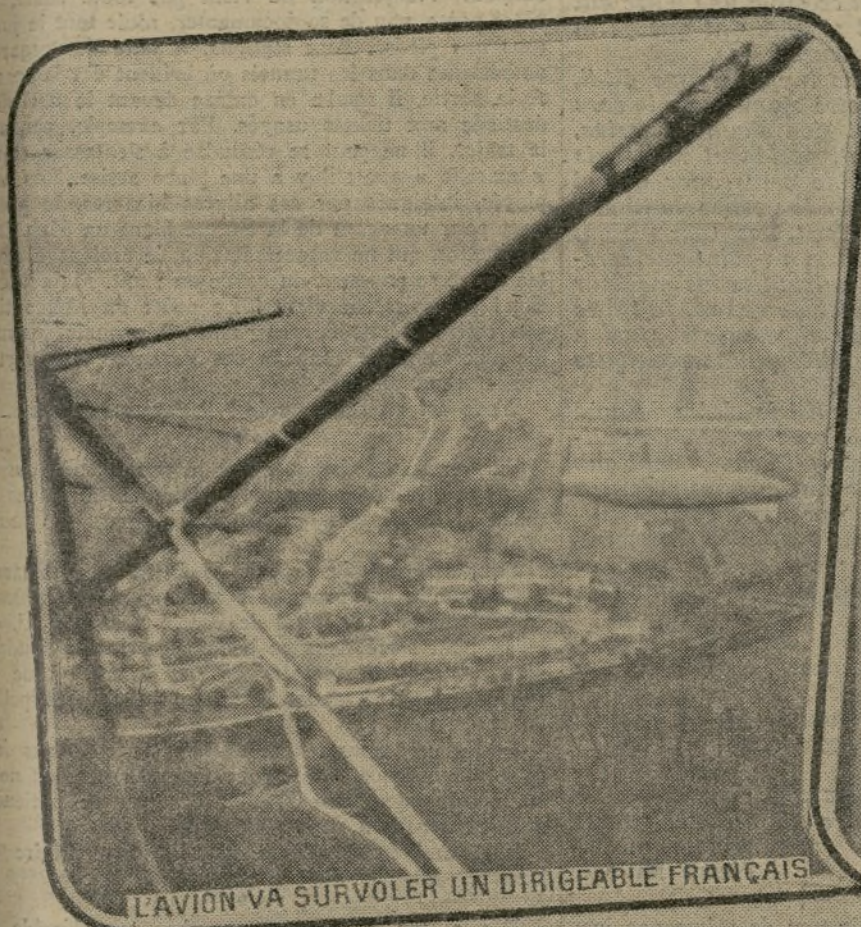
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
Se l'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

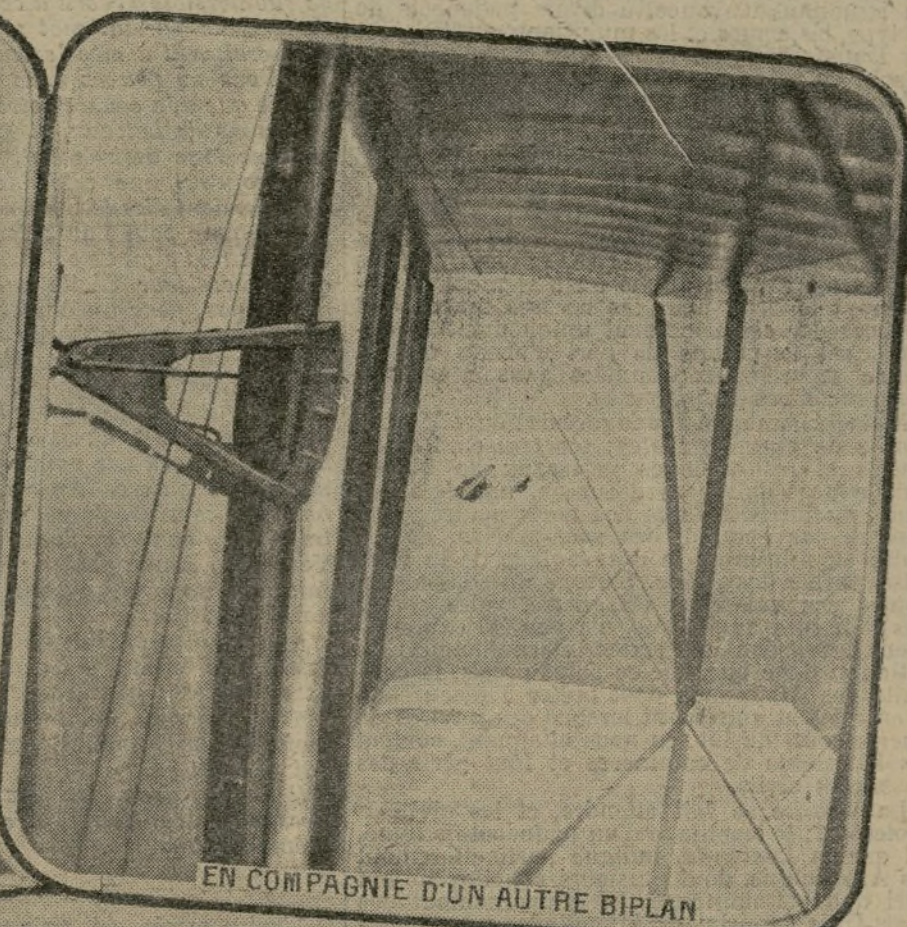
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph: WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LA GUERRE VUE DU HAUT DU CIEL



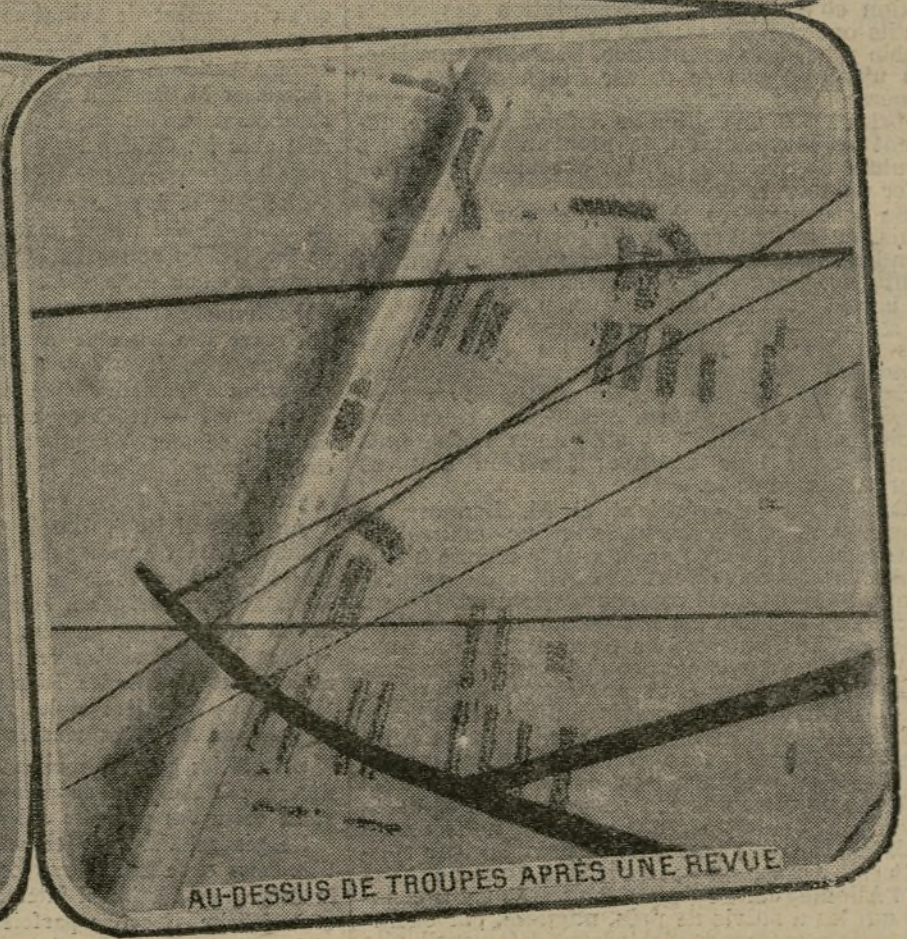
L'AVION VA SURVOLER UN DIRIGEABLE FRANÇAIS



EN COMPAGNIE D'UN AUTRE BIPLAN



LA RENCONTRE D'UN CAPTIF



AU-DESSUS DE TROUPES APRÈS UNE REVUE

De tous les documents photographiques de la guerre, ceux que l'on étudiera après la paix avec le plus grand intérêt seront ceux qui auront été clichés au-dessus des lignes et des cités ennemies. Mais les photographies faites en avion au-dessus même de nos positions ou à l'arrière ne sont pas moins précieuses et riches en enseignements.

M. Wilson apprend à connaître l'Allemagne

Les Allemands excellent à embrouiller les questions qu'ils ne tiennent pas à résoudre; parfois leur duplicité déconcerte la droiture anglo-saxonne, et tel est exactement le cas pour la controverse ouverte aux Etats-Unis sur les conditions de la guerre maritime.

Toutes les nations militaires ont une sorte de flotte de réserve, composée de paquebots de commerce, qu'elles mobilisent lorsque la guerre éclate, et qui deviennent dès lors, sous le nom de croiseurs auxiliaires, des unités absolument militaires. Les règles à observer par les neutres à l'égard de ces bâtiments sont les mêmes qu'à l'égard des navires de guerre proprement dits. Les Allemands ont prouvé leur préméditation dans l'été de 1914, en remettant d'avance, à divers paquebots de ce type, les armes et les munitions qui devaient les transformer, en pleine mer, sans qu'il fût besoin de venir dépouiller leur caractère commercial dans les ports métropolitains où ils fussent restés bloqués.

Autre chose est un bâtiment de commerce qui portera simplement une armature défensive. La différence est la même qu'entre un soldat territorial mobilisé et un garde champêtre muni d'un revolver pour sa défense contre les brigands. Dès le mois de septembre 1914, les Etats-Unis avaient publié un règlement reconnaissant le droit pour les navires marchands de posséder cet armement uniquement défensif; c'est le permis de port d'armes que la police accorde aux honnêtes gens exposés à des rencontres dangereuses.

Mais l'Allemagne a inauguré de nouvelles méthodes de guerre navales; ses croiseurs auxiliaires et les quelques vaisseaux de guerre qu'elle possédait hors d'Europe, une fois détruits ou internés dans des ports neutres, elle résolut, par l'emploi des sous-marins, de réduire au minimum le désavantage de la maîtrise navale des Alliés. L'usage du sous-marin contre des vaisseaux de guerre, voire contre des croiseurs auxiliaires, n'a pas été explicitement prévu dans les textes internationaux; on estimera donc que, sur ce point précis, la conduite des Allemands peut prêter à discussion. Il en est tout autrement lorsque des navires de guerre sous-marins, en nous attaquant, coulent les bâtiments de commerce et font périr des passagers civils.

La victoire se fait attendre, et les civilisés protestent; le torpillage d'un paquebot de ligne, tel que la *Lusitania*, indigne particulièrement les Américains, dont plusieurs concitoyens ont péri dans le naufrage. Le gouvernement des Etats-Unis rappela les Allemands, avec modération et courtoisie, à l'observation des règles qu'ils ont enfreintes; et c'est ici que l'interminable procédure commence. Le cabinet de Berlin n'entend pas se priver des bénéfices qu'il espère de la guerre sous-marine; il ne veut pourtant pas mécontenter à fond le gouvernement de Washington, le plus puissant de ces neutres dont il n'a jamais désespéré de solliciter un jour la médiation.

Sa tactique sera donc de berner les Etats-Unis, en prolongeant à l'infini une discussion pendant laquelle les actes coupables ne cesseront pas. Le comte Bernstorff a compris que le président Wilson, jurisconsulte éminent, a le respect — un peu superstitieux peut-être — des textes; il multipliera les textes, dont chacun pose des questions nouvelles et retarde ainsi toute solution pratique. Ces jours derniers, serré de trop près, il confond sciemment croiseurs auxiliaires et bâtiments marchands armés pour leur défense; il a bien d'autres tours dans son sac.

Cependant le président et M. Lansing se demandent, sincèrement, s'ils ne pourraient atténuer les horreurs de la guerre navale à l'Allemagne; ils suggèrent aux Alliés de ne plus armer leurs bateaux marchands, comptant bien, si cette innovation est acceptée, obtenir de l'Allemagne des concessions compensatrices. Aussitôt Berlin s'empare de ce document pour insinuer que les Etats-Unis ont adhéré à son idée du désarmement des navires marchands!

Il n'est pas possible de causer avec les Allemands comme avec d'autres peuples; si M. Wilson prolonge ses conversations, c'est qu'il ne connaît pas ses partenaires. Depuis la guerre, et peut-être un peu avant, nous étions fixés en Europe; pourquoi le président ne consulterait-il pas, sur les procédés diplomatiques de l'Allemagne, tel de ses éminents compatriotes qui les a suivis de près, naguère, par exemple à la conférence d'Algésiras? Il serait vite édifié.

Henri Lorin.

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

Excelsior, quand il lui arrive de parler marine, écrit la *Lusitania*, la Démocratie, la Patrie; il fait accorder l'article avec le substantif, comme tous les journaux qui savent encore ce que c'est que la grammaire.

Ceux-ci ne sont pas assez nombreux, et les lecteurs d'Excelsior se rappellent sans doute la guerre que je leur ai livrée il y a quelques semaines dans ces colonnes.

Si je n'ai pas converti des confrères impénitents, j'ai eu du moins le plaisir de voir que j'avais pour moi les véritables intéressés, c'est-à-dire les marins. Et un vaillant commandant de sous-marin m'écrivait à ce sujet une lettre qui se termine par un mot si amusant que je la dois vraiment à mes lecteurs.

« Vous ne pouvez vous imaginer, me dit-il, la joie que m'a causée votre opinion sur le sexe des noms de bateaux, et bien d'autres marins, presque tous assurément, partagent mon avis et éprouvent une véritable souffrance quand ils entendent dire le Patrie, le France, le Gloire.

« Comme vous l'avez écrit, nos hommes ont un sens très aigu de ce sexe, au point que, lorsque le croiseur *Cécile* existait, vous ne leur auriez pas, pour un boulet de canon, fait dire autre chose que la *Cécile*. Fâcheuse confusion entre la patronne des sociétés philharmoniques et un amiral assez ignoré.

« Ils ont aussi une notion très claire du quid deceat, quid non, dirait la sous-préfète de Pailleton, à l'égard des noms qui conviennent aux navires de guerre. Il y a quelques années, sur nos sous-marins, l'un d'eux me disait: « Autrefois il y avait des noms ronflants: Tonnerre, Vengeur, Foudroyant; mais maintenant, ça fait mal au cœur d'avoir sur son bonnet les noms qu'il y a.

« — Comment, lui dis-je, la République, la Justice, la Vérité, la Démocratie, ce n'est pas assez ronflant pour vous?

« — Ceux-là, commandant, ça va encore; mais Edgar-Quinet, Ernest-Renan, qui est-ce qui connaît ça? »

Il avait raison. Un matelot doit connaître Besson et Jean-Bart; il a le droit d'ignorer même Renan.

Pierre Mille.

L'union sacrée, oui, mais tout de même pas jusqu'au reniement de soi-même!

Des ennemis de M. Barthou et certains amis d'un homme politique fameux qui voudrait sans doute ridiculiser M. Barthou après l'avoir lâché, s'en vont chuchotant partout que M. Barthou se serait réconcilié avec M. Caillaux.

Et immédiatement, pour donner tant soit peu de vraisemblance à cette rumeur par trop improbable, on multiplie des détails matériels: telle échappure de fenêtre, les verres du lorgnon que l'on frotte, la cigarette qu'on fume, etc...

La fermeté et le courage dont M. Louis Barthou fit preuve à la barre de la cour d'assises comme, un an plus tôt, à la tribune de la Chambre, nous garantissent l'inexactitude de ce potin. Un caractère bien trempé — et c'est chose rare en politique — dispense de tout démenti. Si adroitement qu'il soit tiré, ce coup de pistolet fera long feu.

Aujourd'hui jeudi, dans la cour d'honneur des Invalides, prise d'armes pour remises de décorations aux blessés. La foule se presse dans les galeries latérales pour assister à ces cérémonies touchantes, autour du carré que forment les territoriaux. Il faut arriver dès midi si l'on veut avoir une bonne place au long des balustrades. Rien n'est émouvant comme la musique guerrière et les roulements de tambour répétés par les échos sonores de la vieille cour.

Un officier général commande la prise d'armes et décore: « Au nom du président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés... »

Le général P... est paternel. Il embrasse les mutilés émus et se penche sur les souffrances. Une fois la décoration remise, il interroge le nouveau promu et le félicite. Il oublie parfois un détail du cérémonial militaire en s'attardant par trop auprès d'un héros. Et son officier d'ordonnance doit le tirer par le bras afin de le lui rappeler. Il rend la cérémonie plus longue, mais si familiale!

Le général C... est plus bref. Il a une petite voix nette et claire qui commande sec comme sous la mitraille. Il ne s'attarde pas à de longues démonstrations, il donne l'accolade toute simple, pivote sur place, et son salut aux décorés est rapide comme un coup de sabre. Et après il ne faut pas que le défilé des territoriaux de parade vienne à flotter. L'œil sévère du général suit l'alignement. Et quand il n'en est pas content, il le fait bien voir.

Le poète du Métro! Son nom commence à devenir populaire... dans les galeries souterraines de la capitale; c'est toujours ça! Ce poète — authentique et académique — s'est avisé de composer une *Ode au Métro*... Une idée comme une autre! Par malheur, l'inspiration ne vient pas toute seule, et notre poète, afin de se documenter, roule tout le jour sous nos pieds... Aux stations, il jette des regards pathétiques dans les tunnels où brillent des lampes... A la sortie, il tombe en extase devant la corbeille destinée aux tickets usagés. Par exemple, pendant le trajet, il ne peut se résoudre à s'entasser et ne « marche » que s'il y a une place assise. Les employés, intrigués par ses allures bizarres, le prennent pour un agent de la Sûreté filant un filou. Les minidettes, qui ne respectent rien, le croient « marteau » et se poussent du coude en riant. Mais attention! L'inspiration vient! Le poète du Métro tire son calepin, écrit fiévreusement, désormais insensible aux coups de chapeau des Parisiens troglodytes qui le reconnaissent...

L'ode est en bonne voie! Réjouissons-nous!

Sait-on qu'il existait, avant la guerre, une œuvre qui était destinée à réparer les vénérables statues de dieux et de déesses qui peuplent le parc de Saint-Cloud?

Pour ma part, je l'apprends de façon assez bizarre. Comme je me promenais avec un officier blessé en traitement à l'hôpital de l'école normale qui, on le sait, est situé dans ce beau parc, je vis soudain mon compagnon s'arrêter en face d'une statue de Pomone, à qui il manquait une main, et l'interpeller en ces termes:

— Excusez-vous, chère déesse, si nous vous faisons concurrence, mais, pour le moment, c'est nous les mutilés de Saint-Cloud... Un peu de patience, nous penserons à vous plus tard.

Mon ami était, m'expliqua-t-il, le secrétaire de l'œuvre.

Il y a, sur le front, un nombre considérable de précieux auxiliaires dont on ne raconte guère les prouesses: ce sont les chiens. Il y en a de plusieurs sortes: les chiens sanitaires, les chiens veilleurs et ceux qui vont dans les tranchées allemandes s'emparer d'un casque pour renseigner nos officiers sur les régiments qu'ils ont devant eux.

Les chiens, au front, abondent. Chaque groupe de poilus en possède au moins un.

Depuis quelque temps, le poilu, tout en avant des premières lignes, chargé d'annoncer l'émission des gaz asphyxiants, est secondé par un chien malinois, de préférence. Ce chien le remplace, le cas échéant. C'est ce qui est arrivé en Champagne, il y a quelque temps.

Une nuit, le préposé chargé d'agiter la cloche d'alarme annonçant l'arrivée des gaz a une attaque. Son compagnon, le chien Manon, s'inquiète, le flaire, le lèche, le caresse. Rien n'y fait: l'homme est mort. Notre toutou, d'un bond, monte sur la tranchée, inspecte les environs. Tout à coup, il éternue, tousse: ce sont les gaz qui arrivent! Il tourne, retourne et enfin se précipite dans le poste de surveillance, mord et tire après la corde de la cloche qui sonne alors follement...

Grâce au chien Manon, les hommes qui occupaient la tranchée de première ligne furent avertis à temps et purent échapper à la mort.

On vient de vendre, à New-York, 65 gravures, dessins, peintures et autographes originaux ayant servi à l'illustration d'un ouvrage intitulé *Book of the Homeless* — livre des sans-asile. Cette vente avait lieu au bénéfice des réfugiés des Flandres et a produit 34.750 francs.

Parmi les autographes se trouvait une pièce signée du général Joffre. Elle a atteint le prix coquet de 2.875 francs!... Combien vaudra cette même signature lorsque le général Joffre aura achevé sa tâche?...

Le Veilleur.

Dix-huit mois à Berlin

*Comment les étrangers sont traités à Berlin -- La hantise de l'espionnage
La crainte des attentats.*



M^{me} Mathilde Dumant photographiée à Berlin devant sa maison, en juillet 1914.

I

D'une façon générale, les hommes appartenant aux nations actuellement en guerre avec l'Allemagne ont tous été internés et leurs biens mis sous séquestre. Et l'administration des séquestres agit rondement, ainsi qu'on va le voir : la maison de

Quant aux femmes, un certain nombre d'entre elles ont été laissées à Berlin. Dans mon quartier (Wilmersdorf) nous étions restées, en tout, quinze Françaises. Toutes ces étrangères étaient soumi-

[illegible]

L' « Ausweiss » de Mme Dumanl

— Elles ont été annoncées par les journaux, répondit le sergent de ville.

Marcel Boulenger.

UN BRUIT SENSATIONNEL

UN BRUIT SENSATIONNEL

— Mais je ne sais pas lire l'allemand...
— Peu importe. Obéissez.

Et je dus obéir et me rendre, dorénavant, deux fois par jour (de 8 h. 30 à 10 heures et de 4 à 6) au bureau de police.

Un matin, je pris froid et tombai malade : il me fallut, pour être dispensée des deux visites quotidiennes au bureau de police, fournir un certificat médical. Par la suite, j'obtins de la Kommandantur la permission de ne me présenter qu'une fois par jour, de circuler dans Berlin et de sortir le soir. Mais je crois que je fus la seule Française qui pût jouir de ces libertés relatives. Mes compatriotes à Berlin étaient complètement sous le joug, et la sanction était dure : il suffisait d'avoir commis trois infractions au règlement pour être internée tout à fait.

C'est en sortant du bureau de police que je fus, un jour, gratifiée, par une Berlinoise en furie, d'un coup de parapluie fort bien asséné. Sur le seuil de la porte, j'avais rencontré un artiste russe, M. Arensen, que je connaissais, et qui me salua en français : « Bonjour, madame ». Je lui répondis : « Bonjour, monsieur... » Il n'en fallut pas plus pour déclencher la fureur de la Berlinoise, qui me frappa violemment de son parapluie, en criant en allemand : « Sale Française! Espionne! »

Je rentrai précipitamment dans le bureau de police. La femme m'y suivit et déclara audacieusement : « Cette sale Française m'a insultée ! » Si je conte cette petite mésaventure personnelle, c'est parce qu'elle est la reproduction d'une infinité de scènes semblables. Nombreuses sont les Françaises, les Russes ou les Anglaises qui, dans les premiers jours, furent insultées et frappées par les Berlinoises et surtout par les Berlinoises. Tous les hommes qui étaient noirs de cheveux étaient pris pour des Russes et molestés. Tous ceux qui étaient bien habillés étaient considérés d'Anglais et frappés. Un attaché militaire argentin, ayant parlé espagnol sur le seuil de l'hôtel Adelon, où il habitait, quel'un s'écria : « Il parle français ! » et la foule se rua sur lui. Je crois qu'il ne serait pas sorti vivant des mains de ces forcenés si le propriétaire de l'hôtel n'était accouru et n'avait crié très haut qu'il le connaissait, que c'était un neutre, et qu'il s'en portait garant.

Un autre Argentin, se trouvant dans le bar d'un grand hôtel, fit une plaisanterie qui manqua de lui coûter cher. On disait, au bar, que l'on venait d'arrêter plusieurs Russes inculpés d'espionnage et d'attentats — toujours la double préoccupation de Berlin — et cet Argentin s'amusa à se faire passer pour Russe. Ce fut alors un déclenchement inouï de colère et le plaisant mal inspiré dut courir se cacher dans sa chambre et s'y barricader pour éviter un lynchage en règle.

L'arrestation d'espions et la découverte d'engins chargés d'explosifs faisaient toujours le fond des conversations. On contait que l'on avait trouvé des bombes dans le Métro, dans un tramway, dans une pension jadis habitée par des Russes, etc. C'était toujours aux Russes que l'on attribuait ces prétendus attentats. Aux Anglais, en général, on attribuait l'espionnage. Ainsi, l'on racontait qu'un homme vêtu en officier de la marine allemande avait été arrêté parce que le vaisseau auquel il prétendait appartenir était en mer et qu'il était donc impossible qu'un de ses officiers fût à Berlin. Interrogé, il aurait reconnu être un espion à la solde de l'Angleterre. On l'emmena à Spandau et l'on n'entendit plus parler de lui...

Un autre Anglais, interné, s'étant trouvé très malade, avait été mis en liberté sous caution. J'entrais au bureau de police au moment où le chef de bureau était en train de lui ordonner de venir deux fois par jour.

— Yes, yes, répondait l'Anglais avec raideur. Mais l'Allemand affectait de ne pas comprendre et voulait lui faire dire : « Ya ». L'Anglais s'obstinait à dire : « Yes ». Alors, le Boche, se tournant vers moi, m'ordonna : « Dites à votre allié de venir ici deux fois par jour. »

Je servis ainsi d'interprète et l'Allemand n'eut pas besoin d'avoir l'air de comprendre la signification de ce « yes ». Mais, en sortant, l'Anglais lui dit « Good bye! ». Le commissaire en faillit étouffer de colère : « Och, England! »

D'ailleurs, ce sont les Anglais qui, de tous leurs ennemis, sont les plus détestés par les Allemands; cette haine se manifeste constamment. Quant aux Russes, ils cherchent à les déprécier et affectent de les mépriser. En ce qui concerne les Français, ils font semblant de les estimer et de les plaindre d'avoir de tels alliés. « Plus tard, me disait une Allemande, vous vous allierez avec nous pour chasser les Anglais de Calais! » J'ai, naturellement, relevé vertement ce propos, au risque de m'attirer des désagréments. Car la dénonciation sévit en grand à Berlin. Il n'est point de jour où des délateurs, quasi-professionnels ou improvisés, ne dénoncent quelque espion ou quelque espionne... Mais, avec de l'argent, tout s'arrange et

ces dénonciations procèdent autant du chantage que du patriotisme. Il m'en a coûté vingt mark pour avoir parlé vivement à mon concierge, qui menaçait de porter une plainte contre cette « sale Française qui osait insulter un Allemand ». Une fois les vingt mark versés, il a trouvé en lui des trésors de platitude...

La hantise des espions a eu cette conséquence de détail un peu inattendue que les Chinois et les Siamois, assez nombreux à Berlin, se sont mis à porter, bien apparents, de petits drapeaux aux couleurs de leurs nations, faute de quoi on les prenait pour des Japonais — donc pour des espions! — et on les lynchait. Or, il n'y a plus, depuis la guerre, un seul Japonais à Berlin. Tous les étudiants de cette nationalité se sont éclipsés au bon moment; quelques-uns même, disent les Berlinoises, sans payer leur note d'hôtel : « Ah! cette race jaune! » s'écrient avec colère les Allemands.

Pour excuser les brutalités commises par la foule à l'égard des étrangers, on colportait de prétendues histoires d'Allemands littéralement « aplatis » à Paris par une foule en délire. Et un journaliste du *Berliner Tageblatt* que l'on me présentait un jour s'efforça de me démontrer que c'était nous qui étions les Barbares, nous qui avions voulu la guerre et nous qui avions violé la neutralité belge.

D'ailleurs, l'accusation de barbarie est celle qui vexe le plus profondément les Berlinoises. Comme je demandais un jour à une petite fille de huit ans : « Comment t'appelles-tu? », elle me répondit : « Barbare... » Et comme je restais muette, le père me dit, avec une lourde ironie : « Eh oui! elle sait que vous êtes Française et que, pour vous, nous sommes tous des Barbares!... » Cette préoccupation de ne point paraître des Barbares, en dépit de tous les actes de sauvagerie devenus historiques, m'est encore apparue, lors de mon départ, le 22 janvier dernier, quand le commissaire de police, en visant mon passeport, m'a dit : « Bon voyage. Et surtout n'allez pas dire trop de mal de nous à Paris!... »

Je dirai seulement la vérité.

Mathilde Dumant.

(A suivre.)

Nouveau raid d'avions autrichiens sur les vallées italiennes

ROME (Communiqué du commandement suprême) :

Sur le Haut-Isonzo, le duel intense d'artillerie a continué.

Dans les secteurs de Mrzli et de Vodil (Monte-Nero), des retranchements et des abris de l'ennemi ont été démolis.

Sur Podgora, de hardies patrouilles s'avancant contre les retranchements ennemis y ont lancé de nombreuses bombes.

De même sur le Carso, notre artillerie a bouleversé quelques tranchées ennemies, mettant en fuite les défenseurs dont une partie a été prise sous les feux de notre infanterie.

On signale un raid d'avions autrichiens sur Brentonico (vallée de Lagarina), Schio (vallée de Leogra) et Latisana (plaine de Tagliamento). Les dégâts sont limités et il y a peu de victimes, presque toutes civiles.

Le bombardement de Sohio a été arrêté par l'intervention de notre escadrille d'avions.

Dans la région de Gorizia, un de nos aviateurs a attaqué un avion ennemi et l'a obligé à prendre la fuite.

Le contrôle du gouvernement sur la zone des armées

M. Abel Ferry, député des Vosges, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, se propose de demander, demain vendredi, à la Chambre la discussion immédiate et le vote du projet de résolution qu'il a déposé et qui invite le gouvernement à exercer son contrôle sur l'ensemble de nos forces nationales.

Ce projet de résolution a été renvoyé à la commission de l'armée qui l'a adopté mardi, en confiant le rapport à M. Abel Ferry lui-même. Son dépôt aurait été motivé par des difficultés rencontrées par les trois sous-secrétaires d'Etat du ministère de la Guerre pour faire contrôler l'exécution de certaines de leurs décisions dans la zone des armées.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 16 Février (563^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Aucun événement important à signaler au cours de la nuit.

En Champagne, nous avons repris à la grenade quelques boyaux à l'est de la route de Tahure à Somme-Py.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, aux abords de la route de Lille, nous avons

Neuf forts des défenses d'Erzeroum sont aux mains des Russes

Les communiqués russes de ces derniers jours étaient fort discrets sur les opérations au Caucase, mais laissaient deviner d'heureux progrès. Devenus définitifs, ces progrès viennent de nous être annoncés et dépassent notre espoir. Neuf forts de la défense d'Erzeroum viennent de tomber.

Erzeroum est une place forte de premier ordre dont la défense comprend deux systèmes d'ouvrages : une ceinture de forts près de la ville, et, à une dizaine de kilomètres en avant, du côté de l'est, une triple ligne de forts placés sur les hauteurs des monts Develi-boyun, de part et d'autre du col qui livre passage à la route de Kars. Cette route conduit en effet à la frontière russe. Les armées russes l'ont suivie en 1877 et ont été arrêtées par les forts de Develi-boyun.

C'est encore le long de la route de Kars que le centre des deux armées a été engagé cette fois. La défaite des Turcs a été complète; après la prise des forteresses de Keuprikeui et Hassan-Kala, les Russes se sont trouvés comme en 1877, devant le Develi-boyun. Mais en même temps d'autres opérations entreprises sur les ailes leur ont permis de tourner la position, à la fois au nord, par les monts Dumly-dagh et la vallée du Kara-su, et au sud, par la route d'Erzeroum à Mouh, qu'ils se sont ouverte à la hauteur de la ville de Khniss.

Or les trois lignes des forts de l'est ne sont prolongées, au nord et au sud, que par deux ouvrages de part et d'autre. Ce sont les forts du sud, établis sur le mont Palandoken et désignés par les numéros 1 et 2, qui paraissent avoir été emportés les premiers, par les troupes qui venaient de Khniss. Sept des forts du Develi-boyun se sont trouvés alors tournés, et n'ont pu résister. Deux autres lignes d'ouvrages tiennent encore sur le Develi-boyun; mais au sud les forts du Palandoken n'ont pas de soutien derrière eux et la route est ouverte de ce côté jusqu'aux forts de la défense immédiate.

Le succès obtenu par nos alliés peut donc avoir d'importantes conséquences; il fait le plus grand honneur à la vaillance des troupes qui ont affronté, en plein hiver, les cimes de ces hautes montagnes et y ont fait passer leur artillerie.

Jean Villars.

LE COMMUNIQUÉ OFFICIEL

Outre les deux forts de la position couvrant la forteresse d'Erzeroum précédemment occupés, vers le soir du 15 février, sous la poussée de nos vaillantes troupes, sept autres forts sont encore tombés.

De cette manière, se trouvent entre nos mains les forts Karaghoubek, Tafta, Tchodandedle, Talanghez, Ouzounakmet-Karakof, Ouzounakmet n°1, Kabourga, Ortaouk et Ortaouk-Illavessi.

La ville est prise

MINUIT.

Nous recevons de Pétrograd le laconique télégramme que voici :

Pétrograd. — La ville d'Erzeroum a été prise par les Russes.

Les Allemands croient à une offensive des Alliés à Salonique

GENÈVE. — Les journaux allemands se font télégraphier par leurs correspondants des Balkans que les puissances de l'Entente seraient décidées à prendre l'offensive à Salonique.

L'occupation d'une partie de la rive occidentale du Vardar serait le premier pas de l'offensive contre Monastir.

fait jouer un camouflet qui a bouleversé les travaux de mines de l'ennemi.

Tirs de notre artillerie sur des convois de ravitaillement au nord de Tracy-le-Val, est de l'Oise, et dans la région de Berry-au-Bac, vallée de l'Aisne.

Au sud-est de Saint-Mihiel, bombardement des organisations ennemies en forêt d'Apremont.

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Le front britannique est renforcé de huit nouvelles divisions

Lord Kitchener a déclaré hier à la Chambre des Lords que, quoique des troupes indiennes aient été retirées de France, les forces britanniques sur le front occidental ont été augmentées de huit divisions. Par ailleurs, des préparatifs militaires importants ont été faits pour prévenir toute menace d'invasion contre l'Egypte.

En Mésopotamie, le général Aylmer doit recevoir bientôt des nouveaux renforts lui permettant d'opérer sa jonction avec le général Townshend qui dispose d'approvisionnements suffisants pour une période de longue durée.

Lord Kitchener a ajouté :

Depuis l'offensive de Loos et de Champagne, les lignes des Alliés n'ont pas été sensiblement modifiées. Pendant tout l'hiver, le moral de l'armée française reste aussi élevé qu'il était au début de la guerre, et les qualités combattantes des Français n'ont jamais été plus grandes et plus développées qu'à l'heure actuelle.

L'influence turco-allemande auprès du chef religieux Senoussi amena les Arabes de la Cyrénaïque et de Tripoli à se tourner contre nous. Leur première tentative fut pour eux un désastre, et, bien que leur mouvement cause encore une certaine agitation, le loyalisme admirable des Egyptiens oppose une barrière efficace à toute incursion en territoire cultivé.

De nombreuses exemptions du service actif ont eu une influence néfaste sur les chiffres effectifs des combattants britanniques.

Toutefois, lord Kitchener espère pouvoir ultérieurement rassurer la Chambre des Communes sur les chances d'obtenir le nombre de combattants nécessaires. Il invite les patrons à redoubler d'efforts pour laisser leur personnel s'enrôler.

Il termine ses déclarations en exprimant sa confiance entière dans le triomphe final.

L'Allemagne n'a pas encore convaincu les Etats-Unis

WASHINGTON. — Un haut fonctionnaire des Affaires étrangères a déclaré que les Etats-Unis reconnaissent aux puissances de l'Entente le droit d'armer les navires marchands conformément aux conventions internationales; en conséquence, si ces puissances déclinent la suggestion du désarmement, le gouvernement ne pourra pas approuver l'intention des Allemands de couler tous les bâtiments marchands armés.

Le ministre des Affaires étrangères fait savoir qu'il n'a pas l'intention de changer lui-même la loi concernant l'armement des navires marchands, ce qui ne peut avoir lieu sans le consentement de toutes les puissances intéressées et sans une discussion devant le Parlement des Etats-Unis lui-même.

L'Allemagne, reprenant maintenant la discussion sur la *Lusitania*, consentirait à substituer dans sa dernière réponse aux mots « reconnaît que des responsabilités lui incombent du fait de la perte de la vie des neutres », ceux-ci : « accepte les responsabilités qui lui incombent, etc. »

L'AFFAIRE DES COLONELS ESPIONS

La composition du tribunal

GENÈVE. — La Tribune de Genève se dit en mesure de donner des renseignements sur quelques-unes des personnalités qui auront à juger les colonels. Ces personnalités seront celles qui constituent à l'ordinaire le tribunal de la cinquième division A. Le président de ce tribunal est le major Kischoffer, juge fédéral civil, dont l'impartialité est hautement louée par ses collègues du tribunal fédéral. Le major a la réputation de ne pas se laisser détourner par des questions de forme des questions de fond qu'il aborde avec netteté.

On sait que ce tribunal comporte, en outre, deux Tessinois. L'un de ces Tessinois est le major Alpise, chef de la police cantonale tessinoise, connu pour être l'un des meilleurs policiers de la Suisse. Il séjourna deux ans à Rome pour y étudier à fond le fonctionnement de la police de sûreté italienne. Il est commandant d'un bataillon tessinois. L'autre Tessinois est le sergent fourrier Molo, qui occupe une haute situation dans son canton. Il est membre de la commission chargée de la liquidation de la banque cantonale.

La démission du colonel Sprecher serait probable

GENÈVE. — A propos du bruit selon lequel le colonel Sprecher donnerait sa démission le lendemain de la sentence du tribunal dans l'affaire des colonels, on se montre très réservé au Palais fédéral. Le Conseil fédéral a déjà refusé à deux reprises la démission que lui offrait cet officier, mais l'opinion générale est que sa situation de chef d'état-major est bien atteinte et que le bruit de sa démission pourrait parfaitement se confirmer.

Les puissances de l'Entente renouvellent solennellement leurs engagements envers la Belgique

Nous avions annoncé, il y a plusieurs jours, que les puissances de l'Entente s'apprétaient à témoigner solennellement de leur solidarité avec la Belgique; c'est aujourd'hui chose faite, et nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de cette consécration, au moment où les armées allemandes tentent de reprendre l'offensive sur notre front du Nord.

Le lundi 14 février, les ministres de France, de Grande-Bretagne et de Russie auprès de S. M. le roi des Belges se sont présentés au ministère des Affaires étrangères de Belgique, à Sainte-Adresse. Le prince Koudacheff, prenant la parole au nom de ses collègues, s'est adressé en ces termes au baron Beyens, ministre des Affaires étrangères :

Excellence,

Les Puissances alliées, signataires des traités qui garantissent l'indépendance et la neutralité de la Belgique, ont décidé de renouveler aujourd'hui, par acte solennel, les engagements qu'elles ont pris envers votre pays héroïquement fidèle à ses obligations internationales.

En conséquence, Nous, ministres de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie, dûment autorisés par nos gouvernements, avons l'honneur de faire la déclaration suivante :

Les Puissances alliées et garantes déclarent que, le moment venu, le gouvernement belge sera appelé à participer aux négociations de paix et qu'elles ne mettront pas fin aux hostilités sans que la Belgique soit rétablie dans son indépendance politique et économique et largement indemnisée des dommages qu'elle a subis. Elles prêteront leur aide à la Belgique pour assurer son relèvement commercial et financier.

Le baron Beyens a répondu :

Le gouvernement du roi est profondément reconnaissant aux gouvernements des trois puissances garantes de l'indépendance de la Belgique, dont vous êtes auprès de lui les représentants, de la généreuse initiative qu'ils ont prise en lui apportant aujourd'hui cette déclaration. Je vous en exprime ses chaleureux remerciements.

Vos paroles auront un vibrant écho dans le cœur des Belges, soit qu'ils combattent sur le front, soit qu'ils souffrent dans le pays occupé ou qu'ils attendent en exil l'heure de la délivrance, tous avec un égal courage. Les nouvelles assurances que vous venez de me donner confirmeront leur conviction inébranlable que la Belgique sera relevée de ses ruines et restaurée dans sa complète indépendance politique et économique.

Je suis certain d'être votre interprète en vous disant que vous devez avoir pleine confiance en nos loyaux garants, car nous sommes tous résolus à lutter énergiquement avec eux jusqu'au triomphe du droit, pour la défense duquel nous sommes sacrifiés sans hésitation, après la violation injustifiée de notre patrie bien-aimée.

Le ministre d'Italie a annoncé de son côté au baron Beyens que l'Italie, n'étant pas au nombre des puissances garantes de l'indépendance et de la neutralité de la Belgique, faisait connaître qu'elle n'avait aucune objection à ce que la déclaration susdite fût faite par les Alliés.

De son côté, le gouvernement japonais a fait une communication identique.

L'incendie du Parlement d'Ottawa était bien un attentat

OTTAWA. — Dans l'enquête ouverte sur l'origine de l'incendie qui a détruit le Parlement canadien, le chef de la police, entendu comme témoin, a déclaré qu'à son avis le sinistre avait une origine criminelle.

La même opinion a été soutenue par le sénateur M. Sproule, speaker des Communes pendant la précédente session.

M. Sproule a déclaré qu'étant speaker il avait reçu un avis qui le prévenait du danger; il avait aussitôt donné des ordres pour qu'une surveillance plus étroite fût exercée sur les bâtiments du Parlement et pour que des mesures efficaces fussent prises contre l'incendie, mais ses ordres ne furent pas exécutés.

VOIR AUJOURD'HUI
nos dépêches de
DERNIÈRE HEURE
en page 7

Le tsar félicite la France d'avoir sauvé l'armée serbe

Le président de la République a reçu de l'empereur de Russie le télégramme ci-après :

Grand quartier général russe,
le 15 février.

Son Excellence Monsieur Raymond Poincaré,
Président de la République française, Paris.

Je viens de recevoir la nouvelle que l'armée serbe se trouve à l'abri de tout danger grâce aux efforts du gouvernement français. Il me tient à cœur de vous adresser, Monsieur le Président, mes félicitations les plus chaleureuses de l'aide que la France a généreusement accordée à nos vaillants alliés si cruellement éprouvés au cours de leur lutte héroïque contre l'ennemi commun.

NICOLAS.

Le président a répondu en ces termes :

Paris, le 16 février.

Sa Majesté l'Empereur de Russie,
Grand quartier général russe.

Notre mission militaire et notre marine, qui, d'accord avec les autorités navales anglaises et italiennes, ont réalisé, malgré de grandes difficultés, le complet sauvetage de l'armée serbe, seront très sensibles aux félicitations de Votre Majesté. La France est fière d'avoir contribué à conserver intactes les vaillantes troupes qui ont dû céder momentanément à la supériorité du nombre et qui coopéreront avec les Alliés à la libération de leur patrie.

RAYMOND POINCARÉ.

Le roi de Roumanie ne cédera pas aux sommations allemandes

D'après le correspondant du *Secolo* à Bucarest, le roi Ferdinand de Roumanie aurait reçu de Berlin un télégramme le sommant de donner audience immédiate au baron Busche, ministre allemand. Le roi, blessé, refusa l'audience et quitta la capitale pour se rendre à sa résidence d'été. Puis il répondit à Berlin : « Je suis un Hohenzollern, mais, avant tout, je suis roi constitutionnel de Roumanie. Mon devoir est de suivre mon gouvernement, dont j'approuve la politique sans réserve. » Le correspondant du *Secolo* ajoute que la situation est grave.

La pression allemande n'aurait eu d'autre résultat que de mettre d'accord M. Bratiano, président du Conseil, et les interventionnistes pour empêcher l'arrivée au pouvoir d'un ministre présidé par M. Marghiloman. On sait que celui-ci, qui dispose de la puissante Banque Agricole de Bucarest, est nettement germanophile et que son parti essaie vainement de faire annuler la vente de grain roumain consentie au gouvernement anglais.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il ne coûte que 1 fr. 45 le demi-kilo.

C'est la meilleure des margarines.

Le « TIP » se conserve mieux que le beurre.

Livraison à domicile dans tout Paris.

Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40; 4 kg. : 12 fr. 40.
Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

LA GRIPPE
EST
Guérie
RAPIDEMENT



par l'emploi du
VIN DE VIAL

Son heureuse composition
Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux
En fait le plus puissant des fortifiants

convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants et toutes personnes
débiles et délicates.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

EN MARGE DE LA DIPLOMATIE

C'est aussi en historien et en lettré
que M. Albert Thomas a visité Rome

M. Albert Thomas a vu Rome pour la première fois au cours du voyage qu'il vient de faire avec MM. Briand et Bourgeois. Il nous a paru intéressant de demander au sous-secrétaire d'Etat des Munitions, normalien, agrégé d'histoire, lettré délicat dont l'érudition a fait la conquête de l'élite romaine, ses impressions sur la Ville Eternelle.

Le ministre nous a reçu hier et, accédant aimablement à notre désir, s'est exprimé ainsi :

— Je vous avoue que j'avais un scrupule de conscience à prendre ne fût-ce que trois quarts d'heure sur le temps d'un voyage de guerre pour jurer des paysages et de la beauté d'une ville... Il me semblait que c'était mal... Pourtant cette ville, c'était Rome, et je n'y étais jamais allé...

» Je dois dire aussi qu'en approchant de la Ville Eternelle, j'étais un peu inquiet de ma première impression. Lorsqu'on se rend pour la première fois dans une cité douée d'un grand prestige historique et artistique, sur laquelle on a lu bien des livres, dont la tradition vous a suggéré une représentation idéale, il est bien rare que cette première impression ne soit pas une déception. J'avais éprouvé ce phénomène au cours de précédents voyages. Il est de grandes et magnifiques villes, Moscou, par exemple, où il faut demeurer quelque temps pour avoir la révélation de leur beauté propre.

» Je luttai donc, je me défendais par avance contre cette impression redoutée. Je mettais au pire ma future vision. Je voulais voir laid en imagination pour n'être pas déçu par la réalité.

» Cela me valut de n'être pas surpris par la vue de quelques auberges sordides, de quelques habitations de banlieue exagérément banales, de quelques fumées d'usines; mais, une fois dans Rome, je n'eus qu'à me laisser aller aux impressions variées qu'elle prodigue pour perdre toute crainte de déception...

» Ma première vision « d'ensemble » se situe dans les jardins du Quirinal. La Ville m'apparut plaisante, sympathique, harmonieuse, ni trop mo-



Vue générale de Rome, prise de Saint-Pierre

derne ni excessivement anachronique. Telles étaient les dominantes. Elles s'imposaient et per-



M. ALBERT THOMAS

(Phot. Henri Manuel.)

sistaient malgré un temps gris, défavorable au caractère du paysage.

» Puis la réception au Capitole mit sous mes yeux un aspect original de la Rome moderne, dont je voyais l'élite groupée dans la splendeur des galeries nouvelles du musée. Assemblée brillante, animée, sans fausse note, dans un décor avec les tonalités duquel s'accordait pittoresquement la tenue des huissiers chamarrés et poudrés.

» Le soir, de la terrasse du comte Primoli, j'ai vu Rome par un clair de lune admirable. Il faut se défilier des mots destinés à suggérer des souvenirs de cet ordre. J'étais pris par cet inoubliable spectacle dont la nuit claire se chargeait de proportionner toutes les valeurs.

» Du haut du Janicule, j'ai vu enfin Rome par un matin radieux où il semblait que le paysage se composât pour parer la Ville. Tous les lointains s'estompaient dans une légère brume vaporeuse, et Rome, au centre du tableau, s'enlevait en pleine lumière, dans sa grandeur, dans sa beauté.

Un court silence. Puis M. Albert Thomas reprend :

— Ce qui m'a plu, à Rome, dans la Rome antique, ce qui m'a plu jusqu'à l'enchantement, c'est la persistance de la vie dans les ruines. Le Forum vert... De cet enveloppement de la nature pous-

sant ses rameaux et ses herbes autour de ces pierres vénérables et éloquentes, naît une beauté sans analogue.

M. Albert Thomas nous parle ensuite de ses visites à la Villa Médicis, à la Villa Borghèse, au Colisée, au musée du Vatican.

— Je dois au musée du Vatican, nous dit-il, une révélation : celle de la couleur de Raphaël. Comme tout le monde, je connaissais le musée du Vatican par les livres, par la gravure, par la photographie, mais je n'imaginais pas que la couleur de Raphaël, du Raphaël des Loges, pût me causer une telle surprise... Je m'attendais à des tonalités qui semblent porter la marque du seizième siècle, et je me trouvais soudain en présence d'une peinture qui recelait tant de modernité — ou tant d'éternité — qu'elle me semblait toute proche. Et je me prenais — sans la moindre intention de paradoxe, je vous assure — à chercher la parenté de cette peinture et de celle de tels maîtres modernes.

» Autre surprise due à la couleur : le bleu profond, intense, inattendu, du fond de la Chapelle Sixtine...

» Je regrette d'avoir vu cela en temps de guerre. Et pourtant ne dois-je pas à cette circonstance même des impressions plus vives, plus profondes?... Mais ce n'est pas l'instant de les analyser, ces impressions. Pour l'instant, ce qui presse, c'est de faire des munitions.

Gabriel Bernard.

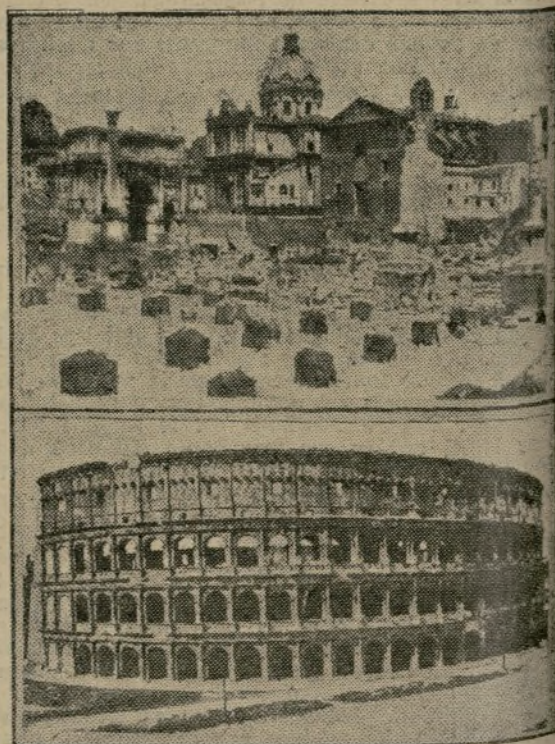
Les résultats du voyage
de M. Albert Thomas

ROME. — Pendant sa dernière réunion, dit le *Giornale d'Italia*, le Conseil des ministres s'est longuement occupé des accords intervenus entre les ministres français et le gouvernement italien.

Le ministre de la Guerre, notamment, a fait part au Conseil des entretiens qu'il a eus avec M. Albert Thomas au sujet de la production des munitions militaires, et M. Sonnino, à son tour, a longuement parlé de l'unité d'action nécessaire pour résoudre les questions d'ordre économique.



La Chapelle Sixtine



Un coin du Forum et le Colisée

DERNIÈRE HEURE

La concentration allemande en Haute-Alsace inquiète la Suisse

GENÈVE. — Les combats qui se livrent en Haute-Alsace, à proximité de la frontière suisse, continuent à occuper et à préoccuper les journaux helvétiques :

« Depuis plusieurs jours, écrit le correspondant militaire de la *Gazette de Lausanne*, les Allemands ont amené de gros renforts à notre extrême frontière; ce ne sont pas seulement, comme ce fut le cas jusqu'à aujourd'hui, des hommes de la landsturm, mais des jeunes gens. L'un d'eux, déserteur, a déclaré qu'il revenait du front russe. Ces renforts ont été groupés promptement dans la région attenante à la zone neutre. D'autres ont été groupés derrière la fameuse pointe de Largein. Ces troupes ont été amenées par petits paquets comme l'indique le communiqué officiel. On m'assurait aujourd'hui que le tir des longues pièces d'artillerie françaises avait obligé plus d'une fois les Allemands à changer leur route et à modifier complètement leurs stationnements. De l'avis de tous les habitants de la frontière, les combats d'artillerie n'ont jamais été aussi intenses ni si prolongés dans le Sundgau depuis le début de la guerre. Par ailleurs, un télégramme de Saint-Gall à la *Nouvelle Gazette de Zurich* de ce matin dément que la frontière ait été rouverte du côté de Lindau et de Friedrichshafen. L'examen à la frontière reste très sévère et les facilités accordées ne valent que pour des cas particuliers. »

Les toasts de Schœnbrunn

GENÈVE. — Au déjeuner de lundi à Schœnbrunn, l'empereur a porté le toast suivant au roi de Bulgarie :

C'est avec une sincère satisfaction que je souhaite à Votre Majesté, mon ami et fidèle allié, une cordiale bienvenue. Moi et mes peuples saluons en vous le chef suprême, victorieux et héroïque de l'armée bulgare et le dépositaire de l'amitié scellée par le sang versé en commun qui unit nos deux Etats, d'autant plus étroitement qu'elle n'est pas basée seulement sur la communauté des intérêts, mais aussi sur une sympathie réciproque et une confiante considération mutuelle.

Veuille le Tout-Puissant continuer à bénir nos drapeaux; que le beau pays qui honore en vous le chef sage prenne, au sortir de la lutte formidable actuelle, un florissant essor; qu'il marche dans un avenir de bonheur durable et assuré.

Dans cet espoir, je lève mon verre à la santé de Votre Majesté.

Le roi Ferdinand a répondu :

Votre Majesté a bien voulu me souhaiter en termes qui m'ont profondément touché la bienvenue dans la chère ville de Vienne, et j'éprouve une sincère satisfaction dans ma visite de Schœnbrunn, joie d'autant plus grande qu'elle me fournit l'occasion d'exprimer personnellement à Votre Majesté mes chaleureux remerciements pour la dignité de feld-maréchal de l'armée impériale et navale qui m'a été conférée, qui m'honore et me réjouit comme chef suprême de l'armée bulgare; cette dignité est une preuve précieuse d'une paternelle faveur, elle affirme la fidélité de notre alliance et elle consacre les succès brillants et communs de nos armées. Je suis heureux de pouvoir, élevé à ce très haut rang militaire, nouer avec l'armée à laquelle je me suis toujours senti profondément attaché, des relations encore plus étroites.

Puisse la bénédiction du Tout-Puissant se reposer sur les drapeaux de l'Autriche et de nos alliés dans ces temps graves où nous combattons contre l'hydre ennemie pour notre existence et pour la liberté du monde jusqu'à une paix durable et honorable qui nous dédommagera de nos sacrifices énormes et qui nous procure un avenir heureux et béni. C'est avec reconnaissance que je bois à la santé précieuse de Votre Majesté, allié auguste et paternel ami.

Violentes manifestations à Hanovre

LAUSANNE. — La *Gazette Populaire de Leipzig* écrit que des scènes tumultueuses se sont produites, pendant plusieurs jours, devant la mairie de Hanovre. Les manifestants réclamaient avec insistance des cartes de viande.

Les autorités ayant fait apposer une affiche annonçant qu'on ne distribuerait point ce jour-là de cartes de viande, la manifestation se changea en véritable révolte. Un millier de femmes envahirent la mairie en criant : « Nous voulons des cartes ! » Elles se mirent à la recherche du maire, et ce n'est qu'à grand-peine que la police parvint à les disperser.

La chute d'Erzeroum est pour les Russes une importante victoire

ROME. — La prise d'Erzeroum par les troupes russes provoque en Italie une heureuse surprise. Les critiques italiens, il y a quelques jours encore, voyaient dans la principale place forte de l'Arménie l'obstacle le plus dur à la descente des armées russes vers l'Anatolie.

Comme la plupart des forteresses modernes, Erzeroum jouissait d'une réputation d'impugnabilité, et, comme ces mêmes forteresses, elle n'a pas résisté longtemps au feu des canons actuels. Toutefois, la brillante victoire du grand-duc Nicolas est loin d'être inférieure à celles bruyamment exploitées par les Allemands d'Anvers et de Varsovie.

La chute d'Erzeroum est surtout étonnante par le fait que les troupes russes combattaient dans un terrain couvert de neige, avec une température glaciale, à des hauteurs que seule la guerre italienne a atteintes jusqu'ici.

Les critiques attribuent la conquête rapide des forts à deux causes : d'abord la débâcle subie par les armées turques à l'est d'Erzeroum à la fin de janvier, puis à la construction extrêmement habile et rapide de routes nouvelles qui ont permis les transports de l'artillerie lourde vers la capitale de l'Arménie.

La portée de la victoire russe a à peine besoin d'être soulignée.

La flotte russe ayant maîtrisé la mer Noire, après avoir anéanti la flotte marchande turque, et la région arménienne étant absolument isolée dans l'empire ottoman, il ne semble pas qu'Enver pacha puisse envoyer des renforts à son lieutenant en déroute.

La chute d'Erzeroum aura une répercussion considérable dans tout l'empire ottoman. Tout d'abord elle renforcera la situation des Anglais en Mésopotamie. Mais l'effet le plus considérable se fera bientôt sentir dans les vilayets arméniens en kurdes. On n'ignore pas que c'est dans cette partie de l'empire que se recrutent les meilleures troupes ottomanes. L'armée russe, jusqu'ici, a eu à combattre surtout des Kurdes, troupes excellentes, levées sur place, dans le réservoir considérable d'hommes que mettent ces régions à la disposition de Constantinople.

La victoire russe, poussée dans la direction de Bitlis et de Kharpont, non seulement tarirait la source des réserves humaines pour le Comité Union et Progrès, mais porterait un coup sensible à l'autorité du gouvernement ottoman auprès des populations très mélangées dont la fidélité est surtout faite d'opportunisme.

Ce sont des avions allemands qui ont bombardé les villes italiennes

LONDRES. — Le correspondant du *Daily Express* à Gênes annonce que les récents raids aériens sur les villes italiennes sont le fait des commandants allemands des stations de Riva et de Gorizia.

Les funérailles des victimes

MILAN. — Un service religieux pour les victimes du raid des avions autrichiens a été célébré en présence du cardinal Ferrari et d'une foule considérable dans l'église de la Sainte-Trinité.

Les funérailles des treize victimes ont eu lieu cet après-midi; elles ont été imposantes. La ville entière y assistait. Le cortège comprenait toutes les autorités, les députés de Milan, les consuls des puissances alliées et les représentants de très nombreuses associations. Les treize corbillards étaient suivis chacun par la famille de la victime. Sur tout le parcours, une foule émue se pressait sur le passage du cortège. Pendant les funérailles, plusieurs avions aux couleurs nationales ont volé au-dessus de Milan.

Un zeppelin en perdition

COPENHAGUE. — Le zeppelin « L-20 », en détresse dans la mer du Nord, a été aperçu au-dessus des îles danoises; l'aéronef volait extrêmement bas et lentement par suite d'avaries aux moteurs, il s'efforçait visiblement de regagner sa base; l'avant était dirigé vers le sud, probablement Hëlîgoland, mais il était impuissant à lutter contre la violence du vent, et il était entraîné par ce dernier; on le vit s'éloigner vers l'ouest où il finit par disparaître dans le brouillard. Plus tard, des navires danois l'aperçurent allant à la dérive.

La Grèce n'a rien à craindre de la présence des Italiens à Corfou

ATHÈNES. — M. Skouloudis, président du Conseil, répondant à la Chambre à M. Socoli, député de Corfou, qui protestait contre la présence des Italiens à Corfou, dit :

« Il n'est pas vrai que le gouvernement hellénique ait consenti au débarquement des Italiens à Corfou; il a protesté. »

« Nous possédons l'affirmation officielle que l'intégrité de l'Etat sera respectée, car, quand la raison qui a amené la présence des troupes alliées à Corfou aura disparu, l'île sera restituée à la Grèce. Je puis tranquilliser non seulement les craintes exprimées par M. Socoli au sujet de Corfou, mais aussi celles de la Chambre et de la nation entière. (Applaudissements.) »

« La force militaire que l'Italie enverra à Corfou ne dépassera pas cinquante carabiniers, dont le but est de représenter la coopération de l'Italie dans les opérations de l'Entente. »

« Hier, le gouvernement a été informé que, avant-hier, vingt carabiniers avec un officier, ancien attaché militaire à la légation italienne d'Athènes, ont débarqué à Corfou. On ignore si le nombre de carabiniers sera de cinquante, chiffre que le gouvernement italien a consenti à envoyer; il n'est pas improbable que le nombre de carabiniers se limitera à vingt, mais je ne puis l'affirmer. »

« Je répète que les assurances qu'ont données les puissances alliées sont très claires et catégoriques; elles affirment qu'aussitôt que cessera la raison justifiant la présence des Alliés à Corfou, ceux-ci quitteront tous l'île en même temps. »

C'est par les nuits sans lune que les zeppelins tentent leurs sorties

M. Montagu of Beaulieu, membre de la Société météorologique d'Angleterre, indique, dans une lettre au *Times*, quelles sont les époques où les raids de zeppelins ont le plus de chances de se produire :

1° Le dernier, et jusqu'au premier quartier de la lune; c'est le moment où les nuits sont le plus sombres, soit une période de 14 jours au maximum.

2° Les périodes où, sans que le baromètre soit nécessairement haut, on ne constate pas de grands écarts de pression — ce sont des périodes de calme plat ou de vents légers.

3° Les périodes de temps secs. Quoiqu'en général les chances de pluie ou de neige diminuent au fur et à mesure que le baromètre monte, ce n'est pas toujours le cas et vice versa; un baromètre bas n'est pas toujours suivi de pluie ou de neige.

Il ne faut pas oublier qu'à la latitude de Londres la pluie se transforme en neige à des hauteurs relativement peu considérables; et une couche de neige ou de givre de seulement un pouce sur toute la surface d'un zeppelin fait quelques tonnes de surcharge qui peuvent suffire pour le forcer à descendre.

Les brouillards sur mer et sur terre sont une garantie contre les raids, puisqu'ils empêcheraient les pilotes de se repérer ou de se rendre compte de la dérive due au vent.

La défense de Londres

LONDRES. — A la Chambre des communes, le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre déclare que, dorénavant, la flotte s'occupera d'empêcher toutes les tentatives des engins aériens de l'ennemi de s'approcher des côtes; la tâche de l'armée sera de repousser tous ceux qui auront réussi à atteindre les côtes.

Une commission mixte navale et militaire sera formée.

Le vice-amiral sir Percy Scott entre en fonctions au ministère de la Guerre.

Le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre ajoute qu'il espère que sir Percy Scott surveillera les défenses de Londres.

« Il est impossible, dit-il, d'envoyer des avions partout, mais le gouvernement a pris des mesures pour protéger les localités les plus vulnérables. Le gouvernement a commandé de nombreux avions, et des centaines sont déjà prêts au service. L'aviation anglaise montre un développement merveilleux. »

MALGRÉ L'EFFORT ENNEMI ET DES ASSAUTS RÉITÉRÉS, NOTRE FRONT EST DÉSORMAIS INDÉFORMABLE



LE NETTOYAGE D'UNE TRANCHEE ENDEE



LA RELEVÉ DES TRANCHEES



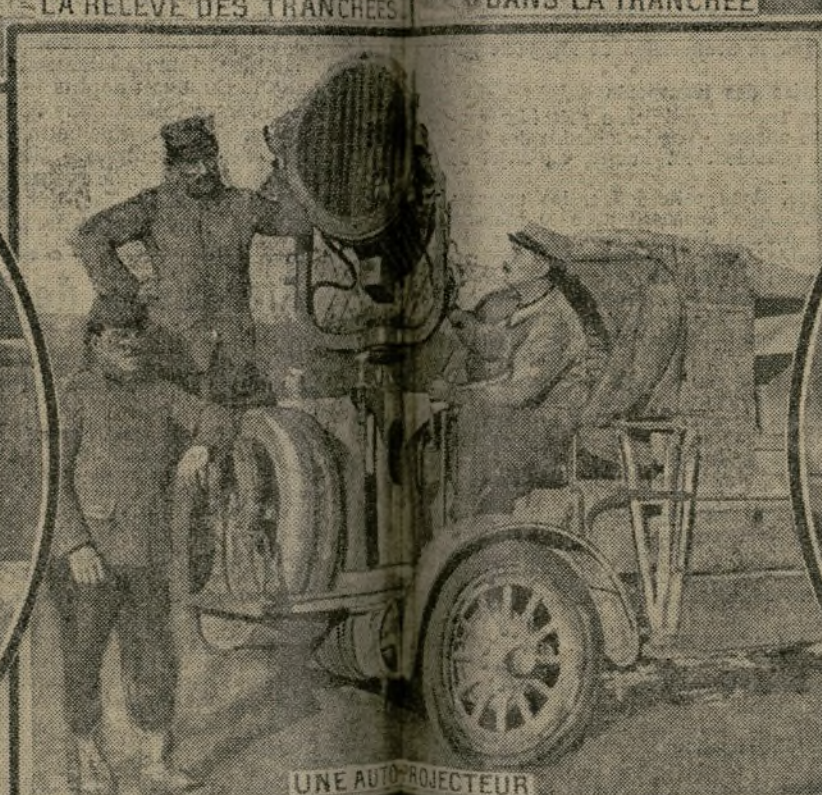
L'HEURE DE LA SOUPE
DANS LA TRANCHEE



L'ALERTE PREVENANT D'UNE ATTAQUE DE GAZ ASPHYXIANTS



LE TRANSPORT D'UN PRISONNIER ALLEMAND BLESSE



UNE AUTO-PROJECTEUR



UN POSTE DE SECOURS EN PREMIERE LIGNE



TRACTEURS REMORQUANT DES 120 LONGS



MISE EN BATTERIE DES 120 LONGS



UN CANTONNEMENT DE DEUXIEME LIGNE

Les Allemands, sur presque tout le front, viennent de tenter une série d'attaques qui aboutirent dans la plupart des cas à des échecs complets. Pour le peu de fois qu'ils réussirent à s'installer dans quelques-unes de nos positions, ils n'ont pas tardé à en être délogés, toujours au prix de pertes considérables à leur actif. C'est chez eux une erreur tenace et aveugle que de prétendre désormais percer nos lignes. On l'a dit, on l'a imprimé, et c'est vrai : ces lignes sont immuables. La perfection de l'armement,

la précision de tous les services, la mise au point d'une défense qui ne laisse rien au hasard, autant de raisons — ajoutées à la magnifique vaillance de nos frères et de nos enfants — pour que l'Allemagne, désespérée, se brise sur notre front, à toute occasion où elle essayera de contredire le destin et de retarder sa défaite. Ses gaz asphyxiants, ses assauts, ses feintes, nous attendons tout de pied ferme.

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

III

Ce qu'ils disent

Aux 5 heures de Madame de Limeuil.

Grouillement d'un monde plutôt hétéroclite. Femmes très chics qui vont et viennent et papotent en prenant du thé. Très peu d'hommes, et tous — ou presque — vieux, ou blessés, de façon apparente.

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Je vous garantis que c'est vrai... C'est le mari de ma cuisinière, qui est au front, qui les a vus lui-même... (M. d'Horty entre). Tenez, M. d'Horty, qui est toujours si bien renseigné, va vous le dire...

M. d'HORTY. — Qu'est-ce que je vais dire ?...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Que dans tous les villages les paysans font des signaux lumineux aux Boches...

M. d'HORTY (vaguement goguenard). — Dans tous les villages... En vérité, je ne m'en doutais pas... c'est la première nouvelle... D'ailleurs, c'est au général qu'il faut demander ça... (Il désigne un vieux monsieur).

LE GÉNÉRAL (soixante-quinze ans. Un bon chic). — Comme j'ai le malheur de ne pas être au front, mon cher Horty, je ne peux pas parler de ce qui s'y passe... Mais, si j'y étais, je serais certainement moins renseigné et affirmatif que le mari de la cuisinière de madame... (il s'incline devant la belle M^{me} Treille).

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Mais puisqu'il les a vus... il... (personne ne l'écoute plus).

M^{me} DE RAYCHE, à M^{me} de Limeuil qui va et vient, gentille, servant le thé et disant un mot à chacun. — Quelle jolie robe !... Chaque fois que je viens chez vous j'en admire une nouvelle... plus jolie que la précédente... Vous en avez donc un jeu ?... Et ces bottines toutes blanches !... C'est exquis !...

RISSETTE DE LIMEUIL (Robe de panne blanche. La jupe, très courte et invariablement large, est bordée d'une haute bande d'hermine. Petites bottes de daim blanc à revers de chevreau et talons échassés en argent). — Oui, n'est-ce pas ?... Gentilles, ces bottinottes !... C'est moi qui ai inventé ça... parce que, avec ces robes courtes, on ne peut pas mettre des souliers... Ça détonne affreusement... D'autre part, on ne peut pas mettre des bottines noires... ni même grises, avec tout ce blanc...

M^{me} DE SERMAIZE (Elle entre avec un sous-lieutenant de dragons, qui n'a plus qu'un bras et, ne voyant pas tout de suite sa nièce, s'adresse à M. d'Horty). — Bonjour Horty !... Où donc est Rissette ?...

D'HORTY. — Là... derrière vous... Elle est occupée à raconter à Mme de Rayche des choses palpitantes... Ce qu'elle va être étonnée de vous voir à ses cinq heures !... et moi itou d'ailleurs...

M^{me} DE SERMAIZE. — Ah ! le fait est que... (elle montre le dragon). C'est Pierrot, qui ne voulait pas venir tout seul !... Rissette !... (M^{me} de Limeuil se retourne). Je l'amène un revenant, mon petit !...

RISSETTE. — Comment, c'est vous, tante Louise ! (stupéfaite). Vous à cette heure-ci ?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Oui... tu en es baba, hein ?... C'est la faute de ce serin-là... qui mourait d'envie de venir te voir... et qui n'osait pas... sous prétexte qu'il ne voulait pas transformer ton salon en cour des Miracles !... (elle montre la manche vide).

RISSETTE. — Ah !... c'est vrai, mon pauvre Pierre ! La dernière fois que je vous ai vu chez tante... vous aviez encore...

PIERRE DE GARDE (22 ans. Grand, musclé, une bonne figure aimable et gaie). — Mes deux bras... Oui... depuis septembre, on tergiversait avec le gauche... mais, à la fin, il ne voulait plus rien savoir... Il a fallu absolument nous séparer...

RISSETTE (distraite). — Et... Et qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?...

PIERRE DE GARDE. — Ce que je fais depuis dix-huit mois... Je me suis engagé sans limiter mon engagement à la guerre... et, puisque je suis officier... (Il s'arrête, voyant qu'elle est occupée d'autre chose et ne l'entend même pas).

RISSETTE (à M^{me} de Sermaize). — Si vous saviez, tante Louise ?... J'ai eu un gros chagrin depuis l'autre jour...

M^{me} DE SERMAIZE (bonne femme). — Quoi donc, mon-petit ?... (Rissette fait une lippe comme les gosses qui se préparent à pleurer). Qu'est-ce que c'est ?... (émue). On t'a envoyé la médaille d'identité de ton

mari ?... (Rissette fait signe que non.) Mais alors, quoi, sapristi !...

RISSETTE. — C'est mon collier de perles qui est en train de mourir !...

M^{me} DE SERMAIZE, interloquée. — Ah ! bien !... je ne m'attendais pas à celle-là !...

RISSETTE, à M. d'Horty, qui se tord. — Ça vous fait rire ?...

HORTY. — Comme une petite folle... Non pas l'agonie du collier, qui me semble être, en effet, parmi les plus grands malheurs qui puissent troubler votre vie... Mais c'est la tête de votre bonne tante qui me réjouit... (M^{me} de Sermaize hausse les épaules).

RISSETTE. — Tante, voulez-vous obtenir de Jacquettte, qui vous aime beaucoup, une chose qu'elle ne veut pas faire pour moi ?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Quoi ?...

RISSETTE. — Je lui demande de chanter ici le 25... elle refuse...

M^{me} SERMAIZE. — Comment ça ? Depuis des mois, elle chante avec une complaisance touchante...

RISSETTE. — Oui... justement... mais elle ne veut pas chanter pour amuser des gens, jusqu'à la fin de la guerre...

LA BELLE M^{me} TREILLE (avec éclat). — La guerre !... Elle immobilise tout, cette guerre !... Elle arrête la vie !... Elle paralyse les élans...

M. d'HORTY. — Ah ! par exemple !... On ne s'en douterait pas !...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — On ne peut même plus se décoller pour dîner sans se faire regarder d'un mauvais œil...

M. d'HORTY. — !... !... !...

RISSETTE. — Tante Louise, voilà Jacquettte !... Demandez-lui de faire ça pour vous, dites ?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Pourquoi ne veux-tu pas chanter, Jacquettte ?

M^{me} DE CHANTRAINE, trente ans, jolie, chiffonnée, amusante, pas pour deux sous à la pose. — Parce que, Tante, je veux bien quand ça profite aux blessés... quand ça sert à quelque chose... C'est ma façon, à moi, de servir... Mais pour amuser des gens du monde, je ne veux pas tant que durera la guerre...

RISSETTE, convaincue. — Ah ! mais tu nous embêtes, à la fin, avec ta guerre !...

M^{me} DE SERMAIZE, à Rissette. — Comment ne comprends-tu pas que Jacquettte, qui a son mari et ses frères à l'armée, ne...

LA BELLE M^{me} TREILLE, d'un air inspiré. — L'armée, je commence à croire que l'on s'est illusionné sur elle... et je crains que ce ne soit un colosse aux pieds d'argile... (Mouvements du général et de Pierre de Garde).

HORTY. — Vous vous trompez, belle madame !... L'armée a bon pied, bon œil et bon estomac !... Elle n'a de mauvais que le derrière... et vous n'avez vu que lui...

M^{me} DE RAYCHE, scandalisée. — Oh !... fi !...

HORTY. — Préférez-vous que je dise la nuque ?... (Docile.) Elle n'a de mauvais que la nuque... C'est à dire vous... (Poli) ou moi...

Entrent Madame du Mourillon, Iseuf-Morgane, baronne d'Alba de la Démolition et le vicomte de Pardy. Ahurissement général. Un froid.

M^{me} DU MOURILLON (une affreuse vieille, qui a l'air d'une marchande à la toilette). — Nous sommes en retard !... (Elle pique droit sur Mme de Sermaize, qui cherchait à filer à l'anglaise.) Ah ! quel bonheur !... Cette chère marquise !...

LE COMTE DE PAROLY (Trente ou trente-cinq ans. Très beau. Entièrement rasé. Des yeux admirables. Uniforme bleu horizon flambant neuf. Le front à demi voilé d'un pansement improbable et tragique. Ce n'est pas un bandage, c'est une draperie). À Rissette. — Voulez-vous... si madame la marquise daigne le permettre... me faire l'honneur de me présenter à elle...

M^{me} DE SERMAIZE, en elle-même. — « Madame la marquise » !... Ce phénomène a dû être domestique !... (Elle regarde d'un air plutôt rogue sa nièce, qui s'approche avec le vicomte de Paroly).

RISSETTE, avec embarras. — Tante Louise... Le vicomte de Paroly, un de ces glorieux poilus que vous aimez... (Le vicomte de Paroly plaque Mme de Sermaize et lui fait des guirlandes).

HORTY, à Rissette. — Vous en avez de bonnes !... Poilu ?... Ce monsieur rasé comme un foie gras ?... (Très bas.) C'est qui, dites, la dame déguisée en Héloïse ?...

RISSETTE. — Qui ça, Héloïse ?...

HORTY. — Cherchez pas !... C'est pas une dame que vous connaissez... C'est une religieuse d'il y a très longtemps... une religieuse très célèbre...

RISSETTE. — Pourquoi célèbre ?...

HORTY. — Pourquoi ?... Ben, si on vous le demande, vous direz que vous n'en savez rien...

Nouvelles parlementaires

La conquête du Cameroun

La commission des affaires extérieures a entendu hier le ministre des Colonies sur le recrutement des troupes et de la main-d'œuvre indigènes, qui se poursuit normalement, et sur les opérations militaires au Cameroun.

Ces opérations touchent à leur fin, a indiqué le ministre. La colonie allemande a été conquise par les troupes franco-anglaises, malgré des difficultés provenant des étendues énormes à parcourir, de la configuration du sol et de l'organisation défensive de l'ennemi. Cette conquête fait le plus grand honneur à la vaillance et à la ténacité des corps expéditionnaires.

La commission a entendu une communication de M. Paul Doumer sur l'accroissement des forces russes.

Elle a désigné M. Dubief comme rapporteur de la proposition de loi relative à la protection des produits d'origine française sur le territoire national et les marchés étrangers, et M. Montet comme rapporteur de la proposition de loi adoptée par le Sénat concernant l'importation et le commerce des substances vénéneuses, notamment de l'opium, la morphine et la cocaïne.

Le placement des mutilés

La commission du travail de la Chambre a entendu, hier, M. Viollette sur la proposition de loi ayant pour objet la création d'un « Office national » pour le placement des mutilés. Elle a décidé de fonder en un texte unique la proposition de M. Viollette et celle de M. Pressmane visant le même objet. Elle entendra, à une prochaine séance, le ministre du Travail sur ces deux propositions.

M. Rameil a été désigné comme rapporteur de la proposition de M. Lauche tendant à organiser le placement des ouvriers, employés et domestiques.

La répression de la vente des stupéfiants

Le rapport de M. Charles Bernard sur la proposition de loi votée par le Sénat et concernant la répression de la vente des substances vénéneuses, cocaïne, opium, etc., a été approuvé hier par la commission de l'hygiène publique.

La crise des transports

La commission des travaux publics a pris hier connaissance d'une lettre adressée par le ministre des Travaux publics à son président M. Rabier, au sujet de la crise des transports.

Le ministre indique, dans cette lettre, les mesures prises par un arrêté, signé d'accord avec le ministre de la Guerre, et qui permet d'ouvrir les gares au service des marchandises le dimanche comme les jours ouvrables, de compter la journée du dimanche dans le calcul des délais de livraison et des droits de magasinage, et double les taxes relatives aux camionnages que les administrations de chemins de fer ont le droit d'exécuter d'office. Le but de ces mesures est d'inciter les intéressés à retirer leurs marchandises des gares plus rapidement qu'ils ne l'ont fait jusqu'à ce jour.

Le président a ajouté qu'une mesure analogue avait été prise par le ministre des Finances en ce qui concerne l'ouverture des bureaux de douane le dimanche.

La commission a pris acte de cette communication.

Le régime de l'alcool

La commission de législation fiscale a commencé l'examen en seconde lecture du projet de loi sur le régime de l'alcool. Elle entendra très prochainement le gouvernement sur les modifications qu'elle a apportées à ce projet.

Le remplacement des cadres

La commission de l'armée a entendu le ministre de la Guerre et les sous-secrétaires d'Etat de l'Intendance et du Service de santé sur le projet de loi relatif au remplacement des cadres et les propositions de loi de MM. Noulens et Ceccaldi tendant au renforcement des cadres.

Bien qu'amputé du bras droit, l'abbé Passeneau pourra dire la messe

La Croix du 24 décembre dernier reproduisait la citation accordée, avec la Médaille militaire et la Croix de guerre, au soldat infirmier Passeneau, du 24^e colonial, pour sa magnifique conduite au front, depuis le début de la campagne. En transportant à l'ambulance un blessé qu'il avait enlevé sous le feu de l'ennemi, l'infirmier Passeneau avait eu le bras droit emporté par un éclat d'obus. Le vaillant soldat est un prêtre, l'abbé Passeneau, vicaire à Laval-du-Tarn (Lozère).

* La Semaine religieuse du diocèse de Mende annonce qu'il a obtenu de Rome la permission de dire la messe. En effet, aux termes des règlements ecclésiastiques, l'ordination sacerdotale n'est accordée qu'aux prêtres en pleine possession de tous leurs moyens physiques et pouvant faire usage de leurs bras, ainsi que l'exige, du reste, la célébration de la plupart des cérémonies religieuses, et notamment le sacrifice de la messe.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Fruit laxatif contre
CONSTIPATION
Embarras gastrique et intestinal
TAMAR INDIEN GRILLON
13, rue Pavée, Paris
Se trouve dans toutes les Pharmacies

TRIBUNAUX

La belle Otéro au Palais

MM. Michel Carré et Barde avaient écrit une saynète, l'Avion n° 253, dont le rôle principal était destiné à Mme Otéro. Elle accepta, et les répétitions commencèrent avec ses trois partenaires, MM. Massard, Vitry et Sainrat. Puis on se mit en quête d'un théâtre tant à Paris qu'à Londres. Mais la situation actuelle ne permit pas de louer une salle.

Les trois artistes actionnèrent en dommages-intérêts la belle Otéro devant le Conseil des Prud'hommes, comme entrepreneuse de tournées. Elle fut condamnée à payer à chacun des artistes une somme de 400 francs à titre d'indemnité.

Sur appel, l'affaire venait, hier, devant le tribunal civil. M. Clunet pour Mme Otéro, a plaidé que sa cliente n'étant ni entrepreneuse de tournée, ni directrice de théâtre, il serait injuste de lui faire supporter la déconvenue commune.

M. Laurent a soutenu la thèse des trois artistes. Après avoir entendu les parties elles-mêmes, le tribunal a remis son jugement à huitaine.

Un alarmiste

Le 9 novembre 1915, un négociant, M. Laurin, se trouvant chez son coiffeur, boulevard Montmorency, se laissait aller à proférer les propos suivants : « Vous avez bien tort de continuer la guerre, les Allemands sont trop forts, vous n'en viendrez jamais à bout... »

Dans l'officine se trouvait un autre client, inspecteur de police, qui, dans un rapport, reproduisit les paroles de M. Laurin.

Ce dernier comparait, hier, devant le deuxième Conseil de guerre, sous l'inculpation d'avoir publiquement proféré des propos alarmistes. M. Laurin s'est défendu d'être l'antipatriote que représente l'accusation.

Après plaidoirie de M. Viteau, le Conseil condamne M. Laurin à 300 francs d'amende.

Les tournées de théâtre et la guerre

Le tribunal civil, par un jugement motivé, vient d'établir pour les directeurs de tournées théâtrales, leurs obligations pendant la période durant laquelle les théâtres sont restés fermés, au début de la guerre.

M. Dufrenne, directeur du Concert Mayol, passait, en juillet 1913, avec la Société des Auteurs et Compositeurs, un contrat pour une tournée de dix-huit mois avec la pièce *Tartarin sur les Alpes*, d'Alphonse Daudet et Léo Marchès. Il fit une première tournée dans le nord de la France et en Belgique. La guerre arriva, M. Dufrenne se trouvant devant le cas de force majeure assurant la Société des Auteurs et Compositeurs en résiliation des conventions passées entre eux, soutenant que la guerre avait provoqué une rupture d'équilibre entre les obligations des parties, et cependant le minimum de 12.000 francs de droits d'auteur garantis par M. Dufrenne subsistait sans changement.

Après plaidoiries de M. Lévy-Oulmann, pour M. Dufrenne, et de M. Maurice Bernard, pour la Société des Auteurs, et conclusions de M. Sauteraud, substitut, le tribunal civil a déclaré résiliées pour raison de force majeure les conventions passées entre M. Dufrenne et la Société des Auteurs et compositeurs.

Dans sa prison Kuentzmann lit les journaux

Le capitaine Rivière a entendu hier, Kuentzmann sur les trois cas exposés au magistrat instructeur par M. l'abbé Wetterlé. Mais, à la prison de la Santé, l'inculpé lit les journaux, et c'est ainsi qu'il était prêt à répondre aux questions du capitaine Rivière. En principe, Kuentzmann se borne à nier systématiquement les faits qui lui sont reprochés. Il est également très difficile au magistrat de savoir, même approximativement, l'importance des sommes reçues par Kuentzmann pour les œuvres auxquelles il s'intéressait, les souscripteurs se montrant eux-mêmes peu désireux d'être mêlés à ce scandale. Reste la question d'espionnage ? Il y a de sérieuses présomptions qui permettent d'affirmer que l'inculpé s'en est rendu coupable, mais le fait n'est pas nettement prouvé. De nombreuses commissions rogatoires adressées tant à Paris qu'en province et sur le front permettront très vraisemblablement d'éclaircir ce point délicat.

Il nous a été donné d'apprendre que le général Gallieni, alors qu'il était Gouverneur militaire de Paris, avait été mis au courant des agissements délictueux de Kuentzmann en tant que délégué au bureau central de recrutement pour les engagements des Alsaciens-Lorrains.

Le Gouverneur de Paris avait eu connaissance que, grâce à la complaisance du président de la Société des Alsaciens-Lorrains, un Français avait pu contracter un engagement spécial le tenant éloigné du front. Cas plus grave, Kuentzmann avait fait engager dans l'armée française un Allemand avéré, sous le masque d'Alsacien-Lorrain. Le général Gallieni avait donc, le 8 octobre 1914, par une circulaire, invité les services compétents à se montrer très sévères sur la présentation des pièces d'état civil exigées pour l'attestation de l'origine des Alsaciens-Lorrains. Cette circulaire demeura lettre morte.

D'autre part, à la Préfecture de Police, lorsqu'un originaire des pays annexés se présentait au bureau spécial afin de régulariser sa situation, solliciter un permis de séjour, il était invariablement et sans autre forme, renvoyé à Kuentzmann.

Faits divers

PARIS

Un meurtrier précoce

Deux jeunes gens, Louis Henri, âgé de dix-sept ans, demeurant 45, rue Armand-Carrel, à Montreuil, et Henri Monnot, seize ans, 54, rue Arsène-Chéreau, se prenaient de discussion, hier matin, pour un motif futile.

A un moment, ils en vinrent aux mains, et Henri Monnot, se sentant le moins fort, s'arma d'un couteau qu'il plongea dans la poitrine de son adversaire.

La victime, Louis Henri, dont l'état est fort grave, a été admise à l'hôpital Saint-Antoine.

Quant au meurtrier, qui a fait des aveux, il a été arrêté et envoyé au Dépôt.

DÉPARTEMENTS

Un nid de déserteurs

TROYES (Dépêche particulière). — Les inspecteurs de la Sûreté étaient informés, ces jours derniers, qu'une émigrée de Reims, nommée Charlotte Maurois, âgée de vingt et un ans, recevait chez elle des individus suspects.

Hier, la police opéra une descente dans le logement de Charlotte Maurois. Cette dernière nia avoir chez elle un ou plusieurs individus ; mais, derrière un rideau qui fermait une alcôve, les magistrats découvrirent un homme qui déclara se nommer Constant Guibert, âgé de vingt-trois ans, soldat au 37^e de ligne. Il ne fit aucune difficulté pour avouer qu'il était déserteur depuis le 23 décembre 1915 et prétendit qu'un de ses camarades, qui avait partagé sa honte et son grabat, était arrivé à s'enfuir quelques heures plus tôt pour Paris.

En décembre, la gendarmerie avait déjà arrêté, chez la femme Maurois, un déserteur qui s'y cachait.

Guibert a été remis à l'autorité militaire. On a laissé en liberté provisoire Charlotte Maurois, qui est mère de deux jeunes enfants, mais qui sera poursuivie pour recel de déserteurs.

Nouvelles brèves

Ne désespérez jamais. — CALAIS (Dép. partic.). — M. Rémi Desmonts, capitaine d'infanterie, signalé disparu depuis le mois d'août 1914, vient d'informer sa famille à Dunkerque que, tombé aux mains de l'ennemi, il ne put jamais lui donner de ses nouvelles. Prisonnier dans un camp en Allemagne, sa première lettre parvint donc aux siens après dix-huit mois d'une cruelle attente.

Un beau geste d'écoliers. — CALAIS (Dép. partic.). — Les élèves de l'école publique de Leubringhen (Pas-de-Calais) ont renoncé aux prix qui leur sont habituellement distribués, demandant au Conseil municipal d'attribuer le crédit consacré à leur achat, à l'hôpital auxiliaire N° 51 de la Croix Rouge, à Marquise, pour être utilisé au mieux des intérêts de nos chers soldats.

Les métaux à la tempête. — HAZEBROUCK. — Une tempête extrêmement violente sévit dans la région. Des toitures ont été endommagées et des arbres déracinés ; à Morbecque, près d'Hazebrouck, une grange a été renversée, ensevelissant plusieurs hommes ; un homme serait tué et deux autres grièvement blessés.

La campagne, en raison de la crue des eaux, est inondée sur quelques points.

Le vapeur Tergeste coulé. — LONDRES. — Le Lloyd annonce que le vapeur *Tergeste* a été coulé. L'équipage a été sauvé.

LES SPORTS

AVIATION

Conférence du professeur Marchis. — Le dimanche 27 février courant, à la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, sous le patronage des « Amis de l'Université de Paris », M. Marchis, de la Faculté des Sciences, titulaire de la chaire d'aviation à la Sorbonne, fera une conférence : « Dans les airs et sous les mers. »

A la « Stella ». — Le comité de la « Stella » s'est réuni, le 12 février, sous la présidence de Mme Surcouf. L'assemblée générale et le renouvellement du bureau ont été fixés au 27 mars. Une prochaine réunion aura lieu le 6 mars. Le comité a adopté l'idée de l'organisation d'une exposition et vente de « Silhouettes parisiennes et militaires » en mai prochain, au profit de l'œuvre de la « Stella » pour les troupes de la cinquième arme.

AUTOMOBILISME

Le Grand Prix d'Indianapolis. — Les prix du Grand Prix de la course internationale d'automobiles d'Indianapolis ne seront cette année que de 150.000 francs, au lieu de 250.000 francs. Les précédentes années, le premier prix était fixé à 60.000 francs. L'épreuve aura lieu le 30 mai, sur un parcours de 480 kilomètres, au lieu de 800 kilomètres habituellement.

HIPPISME

La crise de l'élevage du pur-sang. — Le conseil supérieur des Haras ayant émis un avis défavorable à l'organisation des épreuves techniques de classement proposées par la Société sportive d'encouragement, le ministre de l'Agriculture a mis immédiatement à l'étude la recherche des moyens possibles pour venir en aide à l'élevage du pur-sang anglais par des encouragements d'un autre genre qui seront signalés à l'attention des grandes sociétés de courses.

PATINAGE A ROULETTES

Au Paris Lockey Club. — Les joueurs de hockey et les jeunes gens désireux de se livrer au sport du patin à roulettes peuvent s'adresser à M. Grainzeville, secrétaire du P.H.C., à Villemonble (Seine).

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Romanos, ministre de Grèce en France, vient d'arriver à Biarritz.

— M. Hélois, attaché à l'ambassade de France à Madrid, est en ce moment à Paris.

— Lady Feodorowna Bertie, femme de S. Exc. l'ambassadeur d'Angleterre en France, est installée à Monte-Carlo pour trois semaines.

INFORMATIONS

— Le lieutenant-colonel commandant l'artillerie de la 7^e division cite à l'ordre de l'artillerie de la 7^e division : « Le personnel de la pièce de 80 du bois... sous le commandement du brigadier Julien Demur, de la 1^{re} batterie territoriale du régiment d'artillerie à pied : « Sert depuis huit mois, sous le commandement du brigadier Demur, une pièce isolée placée au milieu des tranchées de première ligne, tirant journellement et journellement bombardée. Le brigadier et ses servants ont été légèrement blessés le 13 décembre ; tous ont demandé à continuer leur service. »

— En plus du personnel qui assure le service de ses propres hôpitaux à Salonique et à Alexandrie, l'Union des Femmes de France a envoyé des infirmières dans les hôpitaux militaires de Moudros et de Zeitelick, une nouvelle équipe, composée de Mesmes Jourdon, Meslée, Lancret, Brunet et Delaines, s'est embarquée à Toulon, sur le navire-hôpital le *Sphinx*.

MARIAGES

— En l'église Notre-Dame-de-la-Miséricorde vient d'être béni dans l'intimité le mariage de M. Pierre Hamy, ingénieur de la marine, fils de M. Maurice Hamy, membre de l'Institut, et de Mme née de Luynes, avec Mlle Marguerite Blanche, fille de M. Charles Blanche, architecte diplômé du gouvernement, et de Mme née Ochs.

— On vient de célébrer, à Saint-Sébastien, le mariage de M. Eugène Tiers avec Mlle Tisseau, fille de la comtesse Zboniska et petite-fille de Mme Hornor.

NAISSANCES

— Mme Armand Mame, née Schneider, a donné le jour, à Tours, à un fils qui a reçu le prénom de Roger.

— Mme Spacensky, dont le mari est capitaine au 147^e d'infanterie, a mis au monde une fille, qui a été appelée Georgina.

— Mme Bernard L. Smith, femme du lieutenant d'aviation, adjoint à l'attaché naval à l'ambassade des Etats-Unis, vient de mettre au monde une fille, qui a reçu les prénoms de Marguerite-Sylvia.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De Mme la baronne de Bonnault-Sauldre, née de Buïs d'Holbeke, décédée en son hôtel, 14 ter, avenue Bosquet ;

De Mme de La Hamaye, née de Launay, décédée à soixante-quatre ans, à Saint-Parres-les-Vaudes (Aube) ;

De Mme A. Maillard, née Mépocq, mère de notre confrère Ch. Maillard, décédée au Chesnay (S.-et-O.), à soixante-dix-sept ans. Mme Maillard était fille d'un officier de cavalerie qui fit les campagnes du Premier Empire et fut blessé à Eylau, à Wagram, lors de la retraite de Moscou, et à Laon (1814). Les obsèques auront lieu à Trouville ;

De M. Marie-A. Plessis, père de notre confrère M. Pierre Plessis, maréchal des logis ; du sous-lieutenant Gaston-René Plessis et du brigadier Marcel-Maurice-Plessis ;

De docteur Sylvain Témoin, ancien interne des hôpitaux, ancien maire de Néronde, décédé à Bourges, à quatre-vingt-cinq ans ;

De comte Arthur de Montmarin, ancien zouave pontifical, décédé à Orléans à soixante-dix-sept ans ;

De M. Antoine Palanque, consul des Républiques de Costa-Rica et de l'Equateur à Marseille ;

De M. Georges Petit, lieutenant d'infanterie, inspecteur de la Société Générale, mortellement frappé, le 4 février. Deux fois cité à l'ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur. Fils de M. Albert Petit, président à la Cour des Comptes ;

De Mme Paul Benda, mère de notre confrère Fernand Benda, mobilisé au 47^e régiment territorial, belle-mère du capitaine Gros, du 1^{er} régiment territorial ;

De baron de Susbille, ancien officier de cavalerie, décédé à Libourne (Gironde) ;

De capitaine de cavalerie en retraite Alfred Verroloft, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Bernières-sur-Mer ;

De M. Gaston-Barnabé Duboc, décédé à Rouen, à soixante-seize ans. Père de M. Marcel Duboc, prisonnier de guerre ;

De docteur Jacques Monod, ancien interne des hôpitaux de Paris et fils du docteur Louis Monod, décédé à Genève ;

De Mlle Jeannine Llewellyn, fille de M. et Mme Edgar Llewellyn, décédée le 10 février ;

De prince Démètre Mourouy, décédé à Bucarest, âgé de soixante-huit ans ; ancien député et sénateur, le défunt fut longtemps préfet de police de Bucarest ;

De M. Edmond Doudoux, sous-ingénieur des ponts et chaussées, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Toul ;

De M. René Brouillet, aide-major de 2^e classe, décédé à Bordeaux des suites d'une maladie contractée au front, blessé et décoré de la croix de guerre.

SECRET DE BEAUTE

Comment paraître plus jolie tout en dépensant moins d'argent.

A ce moment où l'économie s'impose plus que jamais, nous accueillerons certainement avec le plus grand plaisir tout ce qui nous permettra de diminuer nos dépenses, et nombreuses seront celles de nos lectrices qui voudront essayer la recette suivante permettant d'obtenir une excellente lotion pour le teint. Tous les bons pharmaciens se feront un plaisir de la préparer pour vous en mélangeant 60 grammes d'eau de rose, 60 grammes de fleurs d'ozoin et 3 gr. 1/2 de teinture de benjoin. Avant de l'employer, secouez-la bien, puis appliquez-la avec une éponge, laissez sécher et passez un morceau d'étoffe douce sur le visage. Même si vous avez toujours employé des poudres, crèmes ou rouges d'un prix relativement élevé, vous serez très agréablement surprise de constater que cette lotion vous rend le teint beaucoup plus joli et donne à votre peau une fraîcheur et une douceur délicieuses. Vous économiserez en même temps, car elle prendra la place, dans votre toilette journalière, des meilleures crèmes, poudres ou rouges que vous puissiez obtenir et le prix en est relativement très bon marché. Si vous préférez essayer cette préparation sans courir le moindre risque de perdre même un centime, demandez un flacon de Fleurs d'Ozoin Composé que de nombreux pharmaciens tiennent en magasin toute prête à être employée, car ils peuvent rembourser intégralement le prix de la Lotion à toute personne qui n'en serait pas absolument satisfaite après en avoir essayé un flacon.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



Le linge

Je trouve Flo très agitée, ce matin, dans son nouvel appartement, dont l'installation l'absorbe.

— Enfin, vous voilà, Michèle!... vous allez m'aider à mettre de l'ordre dans mes idées!

— Sont-elles donc à l'envers, vos idées?

— Vraiment, je perds la tête!...

Et Florence me conduit dans son cabinet de toilette :

— Voilà!... j'ai fait faire cette armoire pour servir mon linge. J'ai peur de m'être trompée.

Je regarde l'armoire, je l'ouvre, je dis à mon amie :

— Trompée?... en quoi?... Elle est parfaite votre armoire... Un peu grande, peut-être...

Flo a vivement relevé la tête; elle darde sur moi un regard surpris :

— Grande?... Bien trop petite, au contraire; deux fois trop petite!... J'ai mal calculé! Je suis furieuse!

— Vous voulez donc y mettre tout un magasin de blanc?

— Ne vous moquez pas de moi, Michèle!... Regardez la liste de tout le linge que je vais acheter.

Et voilà Florence Sorbeck qui s'installe devant sa table à coiffer et qui étale, sous mes yeux, une immense feuille de papier, recouverte de ses « patates de mouches », comme elle dit.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela, Seigneur!...

— C'est le linge que je dois acheter. Vous savez que j'ai dû abandonner tout à Roubaix quand il nous a fallu fuir! Mes belles armoires étaient pleines de ce beau linge fin que nous aimons tant dans le Nord!...

— Vous le retrouverez peut-être, ma chérie.

— Non!... ma maison est occupée par des officiers boches... Ils ont fait venir mesdames leurs épouses... Concluez vous-même!...

— Horreur!...

— Alors, la première chose dont je veux m'occuper ici, c'est de reconstituer mon armoire à linge.

— C'est la saison! Voyons cette fameuse liste.

Amusée, je parcours les colonnes :

— Mais... Flo!... Il y a là de quoi monter un ma-



gasin!... Trois douzaines de chemises de jour!... Deux douzaines de chemises de nuit!... Trois douzaines de pantalons!... Deux douzaines de nappes!...

Florence réplique :

— Chez moi, ma chère, j'avais quatre douzaines de chaque objet. Et c'était beau à voir allez!... toutes ces piles bien alignées, attachées avec des rubans roses!...

J'interrompis mon amie :

— Je sais... je sais... C'est une coutume de nos excellentes provinces! Cela permet de ne faire la « grrrande » lessive qu'une fois par an!... Et c'est parfait en province. Mais à Paris... pourquoi faire?...

— Je préfère acheter tout à la fois et n'y plus penser!...

— Vous y penserez tout de même, ma chérie!...

— Pourquoi? Je n'aurai plus besoin de rien.

— Et la Mode?... qu'en faites-vous? Ignorez-vous qu'il y a une mode même pour le linge? Tenez!... l'année dernière, nous avions réduit les garnitures de notre linge à leur plus simple expression : plus de volants, plus de frous-frous ; quelques dentelles plates à nos chemises... et souvent remplacées par un biais de tulle, le jupon fourreau, le pantalon collant...

— C'est vrai!... Tout était au plat!

— Aujourd'hui, on reporte des pantalons à volants, des jupons froufrouants... Que feriez-vous, Florence, de cette quantité de linge démodé?

— Soit pour le linge de corps!... Mais pour le linge de table?...

— C'est tout pareil! Nous avons eu les nappes incrustées de dentelle, les milieux de table somptueux! Maintenant, on revient au beau linge uni, au riche damassé glacé.

» Voyez-vous, ma chérie, les femmes n'accumulent plus les choses dans leurs armoires, ni dans leurs cartons. Elles préfèrent les remplacer, les rénover. J'avais une vieille grand-mère qui, à



quatre-vingt-cinq ans, me montrait avec fierté une robe de soie vraiment admirable, qui venait de son trousseau de mariée et qui était comme neuve. Mais quelle antiquité, quand même! Nous aimons mieux les soies plus fragiles, moins chères, et que nous pouvons changer à notre gré. Tout change si vite, Florence! Si vous tenez absolument à faire de grands achats, bornez-vous au linge de toilette et d'office, aux serviettes, aux torchons, aux draps brodés, dont vous pourrez faire de belles piles enrubannées... Mais, pour le reste, modernisez-vous, petite Flo, en renouvelant votre linge. C'est si amusant de changer, quand l'envie vous en vient!...

— Alors!... Alors... me dit Florence, mon armoire sera assez grande! Moi qui avais déjà convoqué le menuisier!...

Michèle de Nicet.

Mme de Nicet se tient à la disposition de ses lectrices pour toutes les questions féminines qui les intéressent. Envoyez un timbre de 10 centimes pour les réponses directes.

QUELQUES CONSEILS

Hygiène, beauté, santé

Si vous voulez donner à votre chevelure un beau reflet doré, lavez vos cheveux tous les quinze jours avec une forte infusion de camomille suisse (à petites fleurs) dans laquelle vous ajoutez deux bonnes cuillères d'eau oxygénée.

Cuisine

Dorade à la bonne femme (recette demandée). — Mettez une belle dorade bien écaillée dans de l'eau froide salée ; au premier frémissement de l'eau, retirez la casserole du feu et laissez pocher dix minutes. Enlevez la peau et les arêtes. Mettez au fond d'un plat de terre beurré des champignons émincés, un oignon et du persil hachés, un peu de vin blanc. Faites réduire cette sauce et placez dessus toute la chair de la dorade, les plus beaux morceaux en dessus, un peu de chapelure sur le tout, quelques petits morceaux de beurre fin ; cinq minutes au four pour faire légèrement gratiner.

Avec tous les débris de la dorade, vous pouvez faire une excellente soupe au poisson, dont je donnerai la recette si mes lectrices le désirent.

CORRESPONDANCE

Iris Noir. — Merci de vos compliments. Voici une formule d'une excellente poudre dentifrice : Carbonate de soude, 10 grammes ; Borate de soude, 3 gr. ; tannin, 1 gr. ; saccharine, 0 gr. 20 ; essence de menthe et d'anis, 10 gouttes. Colorer au carmin.

Mme Louise C., à Tours. — Je vous répondrai directement, mais demandez aussi l'avis de votre directeur de conscience.

Une maman inquiète. — Oui, soyez l'amie de votre fille, tout est là. A votre disposition si vous désirez plus grande explication. — M. de N.

JOURS DE GUERRE

Mon mari

Depuis deux jours, Madame est sans nouvelles de ses amies. Brusquement, un remords traverse sa pensée. Il faut pourtant qu'elle sache ce que devient cette pauvre Henriette ! Et elle décroche le cornet. Un temps assez long s'écoule. Elle en profite pour chercher dans l'annuaire d'autres numéros qu'elle appellera ensuite. Les ayant trouvés, elle s'énerve :

— Allô, mademoiselle ! Allô !

Une voix lui répond enfin : « J'écoute ! » Un « J'écoute ! » pressé, impérieux, comme si la demoiselle ne faisait que cela depuis un moment.

— Vous m'écoutez, mademoiselle ? Eh bien ! moi, je vous attends !...

La demoiselle en a entendu d'autres ! Elle poursuit, sans se frapper :

— Quel numéro désirez-vous ?

— Je désire que vous soyez polie ! C'est inconcevable ! Donnez-moi le 519-43.

Enfin, voici le 519-43 !

— C'est vous, ma chérie ? Voilà une heure que je vous appelle ! C'est odieux !

Petit silence attentif, la tête penchée sur l'appareil, interrompu de courtes phrases ou de brèves approbations : « Oui... Evidemment... Vous pensez... » Puis, conclusion : « C'est épouvantable !... » Il ne s'agit plus du téléphone et des téléphonistes, mais de la guerre.

— J'ai vécu ces derniers jours dans un véritable cauchemar... D'ailleurs, cela ne m'a pas surprise. J'en étais sûre, depuis le 20 juillet... Vous aussi ?... Comment vont vos enfants ?... Tant mieux !... Moi ?... Oh !... Je n'ai pas eu le temps de m'apercevoir de ma fatigue, c'est maintenant que je vais payer !

Sa voix, d'habitude claire et sonore, a on ne sait quoi de ralenti, de résigné. Elle reprend :

— Avez-vous des nouvelles de Thérèse ? Elle doit être dans un état épouvantable : pensez ! Son mari, ses deux frères... Je la plains beaucoup... Je ne vous demande pas de nouvelles de votre mari. Je l'ai aperçu avant-hier en tenue, superbe, sur sa grosse voiture... Quoi ?...

Un instant elle écoute, hochant la tête, avec un sourire en coin que le téléphone ne trahira pas.



— Oh... sans doute !... mais enfin il est à l'hôtel pour le moment, et c'est un terrible souci de moins ! Et puis, il a charge d'âmes et n'a pas une santé de fer, lui non plus !

Nouveau silence, nouveau sourire. Son visage est devenu grave.

— Mon mari ?... Mais parti depuis deux jours, ma pauvre chérie !... Où il est ?... Au front !... Quel endroit ?... Ça !... Vous savez qu'il n'est pas homme à enfreindre une consigne et à donner des détails. Je lui écris secteur 153.

A la vérité, on peut écrire à Monsieur au Secteur 153.

Mais quand Madame met sur l'enveloppe « Service des subsistances », ou Hôtel du Lion-d'Or, à Saint-Valéry (Somme), la lettre lui arrive aussi bien.

Maurice Level.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine

L'élégance pratique

Pourquoi tant de gens s'entêtent-ils à croire que dès qu'une toilette est pratique elle cesse d'être élégante? Élégance n'est point, il semble pourtant, synonyme d'excentricité, et une robe pratique n'est point forcément une robe laide. Toutes les femmes, actuellement, visent à l'économie, aussi ce qu'on appelait autrefois la robe trois pièces, c'est-à-dire la robe complétée d'un vêtement assorti, se trouve-t-elle très recherchée. Le modèle croqué à gauche est en gabardine « réséda »; la jupe ample est non seulement taillée très en forme, mais encore agrémentée de panneaux de plis. La jaquette, complètement fermée et à basque très ondulée, s'ouvre sur une blouse de taffetas du même ton, avec empiècement et effet de plis piqués en gabardine, comme le costume. L'ensemble donne, une fois la veste ôtée, un aspect de couleur uniforme beaucoup plus élégant que ne le sauraient faire jupe et blouse dépareillées.

Le modèle de droite nous montre, conçue dans le même esprit, une robe plus habillée. Voici d'abord la robe avec sa jaquette. C'est une longue veste ayant beaucoup d'allure, en faille vert « myrthe », à basque très ample. La jupe montée à gros plis souples se continue sur une blouse de mousseline de soie du même ton par deux parties de faille remontant en bretelles sur les épaules. Il y a mille manières de combiner ainsi robes et blouses; la grande vogue du taffetas changeant ou uni, des tissus laine et soie comme la popeline ou la bengaline, de certains gros crépons également en laine et soie, des gabardines de soie permettra de faire des tailleurs habillés extrêmement élégants et faciles à mettre. Verons-nous beaucoup de taffetas changeant?... Les femmes ratifieront-elles le choix des couturiers?... Nul ne le sait encore, mais dans la plupart des grandes maisons il y en a de très séduisants; on trouve des tons d'une douceur, d'une originalité et d'un fonda tout à fait jolis. Mais, naturellement, ces tissus, pour être jolis, doivent être de belle qualité et comme il en faut un métrage imposant (parfois quinze ou dix-huit mètres) pour faire une robe, ce ne semble pas devoir être vraiment « la robe de guerre ».

Dans le genre tailleur, on voit de gentilles jupes entièrement plissées à plis creux, très nettes d'aspect et pas trop étalées de forme. Une sorte de poche drapée plutôt en sac que poche, ou bien une draperie genre panier, étoffent la silhouette.

COLS & COLLERETTES

On ne voit plus dans l'ouverture des jaquettes, qui au demeurant ne sont plus guère ouvertes, ni parures de linon, ni jabots volumineux. Mais les petites robes, les blouses simples se complètent fort heureusement de cols et manchettes de tulle ou de dentelle qui viennent mettre une note fraîche et nette facile à renouveler.

Voici, au haut de la page, quatre parures faites pour s'adapter à n'importe quelle blouse chemisier. A gauche, la première se compose de poignets de valenciennes ou d'irlande fine bordé de plissés de linon, le col roulé en linon se complète de deux petits revers de dentelle. Le second modèle est en organdi, très net de ligne: c'est un col montant à longues pointes rabattues, et de jolies manchettes, le tout ajouré à l'aiguille. Les parures de droite sont plissées, la première est en tulle Chantilly blanc ourlé d'un étroit biais de tulle noir.

Le dernier modèle est en tulle Alençon à gros plis. Manchettes et cols sont fixés par un petit ruban.

Jeanne Farmant.

THÉÂTRES

Ce soir. — La Comédie-Française donne la première représentation de *L'Augusta*, tragédie en un acte de M. René Fauchois, jouée par MM. Albert Lambert, Paul Mounet, Mmes Piérat et Yvonne Ducos.

A l'Opéra. — On donnera aujourd'hui, à 2 h. 30, le troisième acte de *L'ouragan* (Alfred Bruneau) avec Mme Delna et *Coppélia*, interprété par Mlle Urban, M. Georges Wague, Mlle Lea Piron.

Les concerts historiques, inaugurés par M. Jacques Rouché, et dont le renouvellement s'est trouvé quelque peu retardé par des circonstances imprévues, vont très prochainement reprendre leurs cours. La première de ces représentations sera le *Roman d'Estelle*, évoquant l'époque 1830; elle fournira à Mme Marguerite Carré l'occasion d'une série de représentations sur notre première scène lyrique.

A l'Opéra-Comique. — Mlle Marydorska, acclamée dans *Manon*, jouera *Phryné*. M. Camille Saint-Saëns a bien voulu, avant son départ, diriger ses études.

Demain vendredi, création de la *Charmante Rosalie* au cours du gala au profit d'une œuvre de guerre et d'assistance. Au programme, un acte de M. Lavedan, par la Comédie-Française; la rentrée de Mlle Cléo de Mérode dans le premier acte d'*Aphrodite* avec Mlle Chenal et M. Darmel; le deuxième acte de la *Tosca* avec Mlle Mary Garden et M. Jean Perier; et le somptueux ballet de *Mdrouf*, où reparaitra, auprès de Mlle Sonia Pavloff, M. Quinault, permissionnaire retour du front.

Le *juif polonais* sera donné samedi soir; dimanche, *Louise* en matinée et, en soirée, *Tosca* (Mlle Garden) et le ballet de *Mdrouf*.

A l'Odéon. — C'est M. Camille Chevillard qui conduira l'orchestre et les chœurs Colonne-Lamoureux à la représentation de *l'Arlésienne*, qui sera donnée samedi prochain 19 février, en soirée (lever du rideau à 19 h. 1/2 précises).

Au théâtre des Champs-Élysées. — Dimanche 20 février, en matinée, au profit des Artistes de l'Association, Victor Charpentier donnera la première audition d'une œuvre très importante de Camille Saint-Saëns, avec double chœur, orchestre, soli et orgue. Cette œuvre, la *Terre promise*, sera interprétée par Mlle Demougeot, M. Plamondon et M. Ghasne; le grand orgue sera tenu par Marcel Dupré. Avant cette audition Mlle Demougeot chantera la *Cloche* et *Mai*, que le maître Saint-Saëns accompagnera lui-même au piano. M. Henri-Robert prononcera l'allocution.

Art et charité. — Aujourd'hui, à 2 h. 1/2, aura lieu en l'hôtel de Mme Oedenkoven, 15, avenue Hoche, une matinée en faveur de l'Aide immédiate aux invalides et Réformés de la Guerre, sous la présidence d'honneur de M. Paul Deschanel.

Sous le patronage de l'Union pour la Belgique et les Pays alliés et amis, M. Gervais-Courtiellmont donnera une conférence illustrée de ses émouvantes projections en couleurs sur les champs de bataille de la Marne et de Reims, vendredi 18 février, à 5 heures, 15, avenue Hoche.

Aux Capucines. — En *Franchise!* la délicieuse revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier, qui poursuit aux Capucines une si brillante carrière, n'aura plus que quelques représentations.

Aujourd'hui jeudi, à 2 h. 1/2, matinée avec toute la belle distribution, miss Campton, Miles Mérindol, Dorns, Albany, Darlys, Carel, Calvet, MM. Berthez, Etchepare, Grouillet, Signoret jeune, Gilbert Battaille, Bellen, etc.

JEUDI 17 FEVRIER

La matinée

Opéra. — A 2 h. 30, *L'ouragan* (3^e acte), *Coppélia*. Comédie-Française. — A 1 h. 30, *les Honnêtes femmes*, *la Nuit d'octobre*, *Britannicus*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, la *Traviata*. Odéon. — A 2 heures, *le Barbier de Séville*, *Une famille au temps de Luther*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, la *Poupée*. Même spectacle que le soir : Apollo, 2 h.; Antoine, 2 h. 30; Ambigu, 2 h. 15; Athénée, 2 h.; Bouffes-Parisiens, 2 h. 15; Capucines, 2 h. 30; Châtelet, 2 h.; Cluny, 2 h. 15; Gaité-Lyrique, 2 h. 30; Grand-Guignol, 3 h.; Gymnase, 2 h. 45; Palais-Royal, 2 h. 30; Porte-Saint-Martin, 2 heures; Réjane, 2 h. 30; Renaissance, 2 h. 30; Vaudeville, 2 h. 30; Sarah-Bernhardt, 2 h.

Vaudeville. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 7 h. 45, *le Barbier de Séville*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *la Famille Benoitton*.

Ambigu. — A 8 h. 30, *la Petite Fonctionnaire*.

Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des coiffeurs*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *les Soirs*, *Kit* (Max Dearly).

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 17 FÉVRIER 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Couvent

III

L'après-midi, les garçons en font leur navire, leur radeau; c'est le lieu de combats terribles, de tempêtes, de naufrages : de véritables drames s'y déroulent.

Le matin, la « Patte d'Oie » est ma propriété; j'y passe des heures de solitude délicieuse.

A pas légers, car je ne suis pas bien lourde, à petits pas lents et sages, car il y a un peu de danger, j'avance sur le tronç rugueux et je m'accroche aux branches, qui, à droite et à gauche, me font deux flexibles rampes; et tout à l'extrémité, je m'assieds, les pieds dans le vide. Oh! comme l'eau est limpide ce matin! Je vois les grands peupliers qui frissonnent dans le clair miroir, et me penchant davantage, je vois aussi une Janine

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise!* revue; *A l'étage au-dessus!* Oh! pardon!

Châtelet. — Relâche.

Cluny. — A 8 h. 30, *les Forfaits de Pipermans*, *les Jocrisses de l'amour*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *le Cyclope*; *la Maison dans la brume*; *le Court-Circuit*; *l'Homme qui fut aimé*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karéntine*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit* : « J'm'en f... »

Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *le Chemineau*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Noces de Jeannette*, *Galathée*.

Variétés. — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Ma Gosse*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'X noir*; *la Défense de nos lignes en Artois*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Le service secret*; *le Bracelet de platine* (suite des Mystères). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

« MARIE-ANTOINETTE »

« L'Ere des folies », c'est ainsi que le marquis de Ségur a appelé la période de quatre ans qui s'est écoulée entre le moment où Marie-Antoinette devint reine de France et celui où elle fut mère pour la première fois, quatre ans d'une existence parfaitement innocente mais tout occupée par des frivolités. L'éminent historien en a présenté hier, dans la quatrième leçon du cours sur « Marie-Antoinette » qu'il fait à la Société des Conférences, un tableau d'une finesse de détails délicate. Cette causerie, où l'art corrige d'un agrément exquis la sévérité de l'histoire, paraîtra *in extenso*, illustrée,

SAVON TRICAP

SANS ACIDE

Nettoie tout. Purifie tout.

Absorbe : Huiles, Graisses, Cambouis, Cosmét.

ANTI-PARASITAIRE

Recommandé pour envoi au front.

1.25 le tube, dans tous les Grands Magasins.

Vente en Gros : 1, r. Taithout, Paris. Tél. Berg. 40.34.

DENTS et DENTIERES
Radium Dentaire

ÉCONOMIE

50%

CINQ MAISONS A PARIS

114, RUE DE RIVOLI

Juste en face le Métro : CHATELET

1, BOUL. ROCHECHOUART Mét. Barbès

157, BOUL. MAGENTA Métro Barbès

42, b. Bonne-Nouvelle Métro St-Denis

37, AVEN. MAC-MAHON, Métro Ternes

100, boul. Port-Royal Observatoire

dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assuré le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain vendredi 18 février, à 2 h. 1/2 : le *Patriotisme dans Victor Hugo*, conférence par M. Edouard Herriot, avec le concours de Mlle Madeleine Roch.

Aujourd'hui 17 février, à 4 h. 1/2, à la mairie du neuvième arrondissement, rue Drouot, conférence des Amis de Paris. M. M. Guégan, docteur en droit : *Danseuses et ballets*, avec le concours de Mlle Antonine Meunier, de l'Opéra.

M. André Michel, conservateur du musée du Louvre, fera quatre conférences, avec projections, sur les *Cathédrales*, au profit de l'Assistance aux Déposés d'Éclipsés. Ces conférences auront lieu à la Société de Géographie, aujourd'hui 17 et les 24 février, 2 et 9 mars, à 5 h. 15 très précises. Les prix d'abonnement aux quatre conférences sont, suivant les places, de 10, 15 et 20 francs. On trouve des cartes d'abonnement à la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain, et à l'Assistance aux Déposés d'Éclipsés, 72, avenue des Champs-Élysées. Entrée pour une conférence : 5 francs. Aujourd'hui 17 février : *Comment s'est formé l'art français des cathédrales* : Saint-Denis, Soissons, Sens.

La Bourse de Paris

DU 16 FÉVRIER 1916

Quelques réalisations qui se sont produites dans les compartiments où la hausse avait été très vive ces jours derniers n'ont pas entamé les bonnes dispositions du marché. La fermeté continue à prévaloir dans la plupart des cas, et de nouveaux progrès sont à enregistrer notamment dans le groupe des industrielles russes.

Nos rentes s'immobilisent, le 3 0/0 à 61, le 5 0/0 à 87,35. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure se négocie à 91,30, Russe 1906 vaut 83,25, le 1909 83,35 et le 1914 82,25.

Peu d'affaires en établissements de crédit : Banque de France, 4.440, Banque de Paris 814.

Du côté des grands Chemins français, l'Orléans s'inscrit à 1.030, au lieu de 1.009, l'Ouest reste à 690. Lignes espagnoles sans grand changement : Saragosse, 407; Andaloux, 349. Le Rio consolide le cours de 1.805.

En banque, notons l'excellente tenue de la Bakou à 1.199 et de Toulou à 1.053.

COURS DES CHANGES

Londres, 23,01; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 249; Pétersbourg, 185 1/2; New-York, 588 1/2; Italie, 88; Barcelone, 558 1/2.

POUR ÊTRE JOLIE
EMPLOYEZ la poudre de riz
la crème **RAMBAUD**
3 et 5 fr. — 8, rue Saint-Florentin, Paris.

VIN FIN de crus les 216 lit. For. v. Gars (Ech. Gratia)
VIEUX dessert 1^{er} 60 la Bille-Mousseux 1^{er} 40
FROMONT, Villefranche-BEAUJOLAIS (Rhône).

LES REPAS sur le FRONT



Maison Centenaire
Fondée par APPERT
en 1812

Chevallier-Appert

fournisseur de l'Intendance, qui a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée, recommande ses plats froids et chauds de viandes et de légumes cuisinés, ainsi que ses Potages, Fromages et Desserts.

Gros: 30, Rue de la Mare, Paris, xx. Catal. franco.

qui a un peu peur, toute prête à frissonner aussi, comme les peupliers.

Tout à l'heure, à mon arrivée, des grenouilles, effrayées, ont sauté en tumulte, avec un grand bruit d'eau qui éclabousse; et, tandis que des libellules égratignent l'étang de leur vol rapide, des martins-pêcheurs volent dans les branches, sans crainte de me froter.

Et le pays se découvre largement autour de moi. A ma gauche, le chemin descend entre deux rangées de prairies très vertes; au bas, dans la vallée, c'est la petite église de Vieux-Cerier, trop neuve et trop blanche encore, mais si modeste dans son entourage de tilleuls, et le voisinage du cimetière tranquille. Plus loin encore, la campagne s'étend, et là-bas, dans la bordure d'une haie, un lambeau de route blanche grimpe le coteau, disparaît dans un bouquet d'arbres et reparait encore.

Un attrait invincible appelle mon regard vers cet endroit; il me semble que c'est de là que viendra un jour ma destinée...

Heur ou malheur?

Oh! Cher Lohengrin! Si ce pouvait être vous ma destinée... ce serait le bonheur, car vous êtes bon, loyal, intelligent et sage, je le sais! Vous pensez, peut-être, que je vous ai oublié, parce que je n'ai pas beaucoup parlé de vous depuis que j'ai commencé ce journal? Allez! cela ne veut rien dire, et si vous pensez ainsi, c'est que vous ignorez tout d'un cœur de jeune fille! Parler ou écrire!... qu'est-ce que cela signifie?... Mais penser, penser souvent, presque trop, quand il fait beau, la nuit, le jour, par les soirs d'orage, quand le vent souffle, que le soleil brille, lorsque je suis triste ou que je me sens gai; quand je m'endors schellée dans mon

agreste retraite sur la Patte d'Oie, et que, les pieds dans l'eau, la tête au milieu des branches, je regarde un lambeau de route blanche qui m'attire et m'inquiète un peu, je pense à vous toujours, Lohengrin!... Que vous faut-il de plus, et que m'accordez-vous en échange, cher ami inconnu?

IV

25 septembre.

Les vacances touchent à leur fin; la rentrée est proche, et malgré moi ma plume va écrire ce mot déjà?... Ah! je commençais à bien vivre dans notre cher vieux pays si attachant dans sa beauté sévère. L'automne est sa saison de splendeur, il pend des feuilles d'or aux branches des grands peupliers sur la mare, une flottille d'esquifs légers vogue au souffle de la brise.

C'est les bateaux des grenouilles! a déclaré mon petit cousin Nono. Et sur l'azur pâli des horizons lointains, la forêt rouilleuse met des taches fauves et rougedrées. Ce matin, en cherchant des champignons, on ne voyait plus les sillons. Sous la châtaigneraie, on marchait sur un tapis d'or sombre qui craquait sous les pieds comme des gaufres qui s'effritaient. Seule, la lande demeure toute rose de bruyères.

La bruyère, c'est mon amie; il paraît que nous sommes un peu sœurs. Sur le verso de chacun de mes livres, en tête de mes cahiers, on peut lire ce nom écrit d'une grande écriture appliquée à Bruyère... rêverie. C'est un vieux usage du comté que tous les ans, à la rentrée des cours, la

Mères et Nourrices

Les constipés sont, en général, atrabilaires, irritables, colériques, parlant d'un commerce plutôt fâcheux. Il n'est rien d'aussi lamentable que de se sentir l'intestin ainsi asservi, avec toutes les complications, misères, infirmités, etc., qu'entraîne une telle servitude. Il ne faut pas davantage pour vous empoisonner la vie que vous aggraver le caractère.

Si la constipation est un malheur pour n'importe qui, sans exception d'âge, de condition ni de sexe, il est certaines catégories de personnes pour lesquelles c'est un malheur exceptionnellement grave. N'est-ce pas le cas, par exemple, pour les femmes enceintes et les nourrices ?

La constipation se soldé toujours par une auto-intoxication, puisque les résidus excrémentitiels, ne trouvant plus d'issue et forcés de stagner sur place, finissent nécessairement par transsuder dans le torrent circulatoire et par envahir l'économie. C'est donc une très mauvaise affaire pour un homme seul ou pour une femme seule, qui n'est comptable que de son propre corps. Mais la future mère, une nourrice, ne vit pas seulement sa vie ; elle vit aussi la vie de l'enfant qu'elle porte ou qu'elle allaite et avec qui elle partage sa propre substance. D'où cette conséquence que sa substance — lait ou sang — doit être absolument pure, exempte d'« humeurs peccantes » et de produits de décomposition : une future mère (non plus qu'une nourrice) ne devrait pas avoir droit d'être constipée.

Malheureusement, elle l'est presque toujours, en raison même de son état et du refoulement intestinal.

Le pire de l'aventure, c'est qu'il ne saurait être question de purger cette femme, pour une foule de raisons sur lesquelles il serait superflu d'insister, car elles doivent être devinées et comprises par tout le monde. Il ne saurait davantage être question de purger une nourrice, attendu qu'il est inadmissible qu'on lui administre des produits drastiques dont le premier effet est de provoquer un commencement d'empoisonnement.

C'est un cercle vicieux, ou plutôt une série de cercles vicieux, qui se recourent, se chevauchent en s'enchevêtrant, à la façon d'un casse-tête chinois.

Faut-il donc renoncer à assurer la liberté du ventre aux femmes qui en ont précisément le plus besoin ? Pas le moins du monde ! Il existe, en effet, un moyen singulièrement simple, élégant, efficace et pratique, en même temps qu'innocent. Ce moyen, qui a son nom et son histoire en thérapeutique, c'est la JUBOLISATION.

Il consiste à obliger la nature, en douceur, en lui empruntant ses propres procédés, à s'acquiescer spontanément de sa fonction libératrice. C'est ce qu'on réalise, sans effort ni violence, à l'aide du Jubol, qui n'est autre chose qu'une combinaison d'agar-agar avec les extraits biliaires et les extraits totaux de toutes les glandes intestinales prédestinées à faciliter le travail post-digestif. Poissonnant, très avide d'eau, l'agar-agar « fait éponge » dans l'intestin, qu'il distend sans l'irriter (puisque il est neutre) en le lubrifiant, tandis que les sucs biliaires et glandulaires réveillent sa contractilité spontanée et son activité : c'est un réamorceur, ou plutôt une rééducation, dont l'enfant fera, par la même occasion, son profit.

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve le Jubol dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : Gare Nord et Est). — La boîte, franco, 5 fr. ; les six boîtes (cure intégrale de rééducation de l'intestin), franco, 27 fr. Etranger, franco, 5 fr. 50 et 30 fr.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Création d'un train tardif de soirée sur la banlieue de Paris. — En vue de permettre aux voyageurs de banlieue de passer la soirée à Paris et de rentrer chez eux le plus tard possible, la Compagnie d'Orléans a mis en marche, à titre d'essai, un train partant à minuit de Paris (gare du Quai d'Orsay) pour Juvisy.

Ce train dessert toutes les stations, à l'exclusion d'Orléans-Centre, et arrive à Juvisy à minuit 44.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Contre l'HUMIDITE

Vieille recette Moscovite
Le secret de l'endurance
du soldat Russe

PROPRE ET FACILE à employer

CONSERVE, ASSOULIT, IMPERMÉABILISE COMPLÈTEMENT LE CUIR. Dépôt général : BOISSELET, 26, av. de l'Opéra, Paris

LA COSAQUE

Graisse russe pour l'hygiène des pieds

EN VENTE PARTOUT

Contre la FATIGUE

Pour les Poilus dans l'eau
Pour les Aviateurs
Pour tout le Monde

PRIX : 1 fr. 60. Franco 1 fr. 80

ASTHME
Soulagement et Guérison
par les Cigarettes ou le Poudre
2 fr. la Boîte Toutes Pharm. — à 20, rue St-Lazare, Paris.
Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

Il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, goutte matinale, suintements, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.) sont guéries radicalement et définitivement par la nouvelle et sérieuse méthode de la Clinique et du Laboratoire Urologique. Ceci s'explique tout naturellement si l'on tient compte que la nouvelle méthode curative atteint un degré de perfectionnement absolument inconnu des traitements et procédés employés jusqu'à ce jour en Urologie : puissance curative portée au maximum d'efficacité, suppression de toutes les interventions par le canal et des opérations ; application du traitement par le malade seul, d'une manière extrêmement facile, absolument inoffensive, sans perte de temps. Enfin, autre raison d'une importance capitale : l'emploi du traitement curatif est fixé pour chaque malade en particulier ; c'est là, ne l'oublions pas, une condition absolument indispensable pour le succès ; hors de là, rien de sérieux et pas de résultat.

Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris, 8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement à toutes les demandes de consultation qui lui sont adressées par lettres détaillées ou verbalement.

POILS

et duvets détruits radicalement
par la CREME ÉPILATOIRE PILOBE
Effet garanti. Le flacon 4 francs 50
DULAC, Chimiste, 14, RUE LÉPIC, PARIS

GRAINES, PLANTES ET ARBRES E. THIÉBAUT

30, place de la Madeleine, Paris. Tél. Central 72-40.
Demandez catalogue D envoyé gratis.

HUILE

d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22.75 le bidon de 10 lit. fco toutes gares contre rembour. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.



100 MONUMENTS

FUNÉRAIRES exposés en MAGASIN
EN GRANIT POLIS. Toutes nuances.
Pierre tombale. Coffret. Chapelles.
Statues de marbre et bronze.
Monuments Publics.

TRAVAUX LIVRÉS et POSÉS
à forfait dans tous cimetières.
PARIS, PROVINCE, ÉTRANGER.
ou livrés franco gare.

37, Boulevard Ménilmontant. — Téléph. Roquette 04.57.

LE BRACELET DU POILU



Garanti 2 ans, depuis..... 15 fr.
Avec radium, visible la nuit..... 20 fr.

SUPERBE PRIME
A TOUT ACHETEUR
FRANCO CONTRE MANDAT OU BON
Chez D. LEFEBVRE,
13, rue Saulnier, Paris.

PENDANT LA CROISSANCE Le CORSET JOUVENCEL

EN VENTE :
AUBON MARCHÉ
NOTICE :
16, R. Valenciennes, Paris

POUR la FEMME

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération rien qu'en faisant usage de la

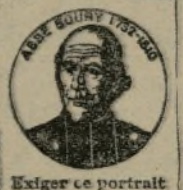
JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles ; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes, en même temps qu'elle les cicatrise.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit malaise du

RETOUR d'AGE
doit employer la



Jouvence de l'Abbé Soury

en toute confiance, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

Le flacon, 3 fr. 75 dans toutes Pharmacies ; 4 fr. 35 franco. Par 3 flacons franco contre mandat 11.25 adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits.) 85

classe du brevet se transforme métaphoriquement en un parterre de fleurs : on ne s'appelle plus ni Thérèse, ni Emilie, mais bien Pâquerette ou Perennée ; bien entendu, on cherche dans l'emblème de la fleur une analogie avec le caractère de l'élève qui porte son nom ; les devoirs, les copies sont signés de ce pseudonyme embaumé : c'est puéril, poétique et charmant.

— Janine, le nom de bruyère vous va bien, malgré vos airs évaporés vous devez être une rêveuse.

Elle a peut-être bien raison, Mère du Saint-Rosaire. Cette année, le jour du 1^{er} avril, nous étions en vacances de Pâques : on m'a remis une mystérieuse enveloppe qui m'a bien intriguée. Sur les feuilles d'un papier à lettre élégant, on avait fait au canif deux petites encoches, et il y avait là, passant par une des ouvertures, ressortant au-dessous, une délicieuse branche de bruyère. Un peu plus bas, ces simples mots écrits en caractères d'une écriture plutôt virile :

« Cueillie en pensant à vous sur la côte bretonne. »

Qui m'a envoyé cette fleur ? Qui donc a pensé à moi sur la côte bretonne ou ailleurs, qu'importe ? Je l'ai montrée à maman qui m'a dit en riant que c'était là une farce de 1^{er} avril, venant certainement d'une camarade.

Pauvre maman ! Elle n'est pas pour deux sous romanesque.

Eh bien ! moi, par acquit de conscience, je les ai toutes interrogées, mes compagnes. Je les ai mises à la question, à la torture. J'ai exigé d'elles des serments les plus solennels. Pas une n'a avoué... et pour cause ! Je m'en doutais bien ! Je le préfère

ainsi d'ailleurs : ce mystère qui m'agace un peu est délicieux.

J'ai aimé à retrouver ici, sous chacun de mes pas, la petite fleur charmante dont je porte le nom.

Quand je m'en vais seulette par la lande, je raconte cette extraordinaire aventure à mes sœurs les bruyères, et elles ont l'air de rire lorsque la brise court sur leurs grelots et les agite ; je les entends qui chuchotent : « Voyons, Janine, ne faites donc pas l'innocente ! avec nous cela ne prend pas ! Vous savez très bien qui vous l'a envoyée, cette fleur du Premier Avril ! »

— Mais non, mes mignonnes, je m'en doute bien un peu, mais je n'en suis pas très sûre. Il est si doux de croire ce que l'on désire. Je me défie...

Et les bruyères de rire de plus belle et de courber jusqu'à terre leurs clochettes roses et un peu folles...

La gaieté de la nature est communicative sans doute, mon Dieu ! Que nous étions donc fous hier, et que nous nous sommes mal tenus aux vèpres !

C'était le dernier dimanche de nos vacances. Tous les ans à cette époque notre bon curé croit de son devoir de monter en chaire et de nous faire, en manière d'adieu, un sermon dont les mots, le texte, les citations, les phrases, les gestes n'ont pas changé depuis que je me souviens. Tous, nous le savons par cœur et ce manque d'imprévu met dans nos jeunes âmes une agitation que l'âge ni la raison n'ont pu calmer.

Dès le *Veni Spiritus* (car notre pasteur se garderait bien de ne pas invoquer l'Esprit Saint pour une telle circonstance), il s'échappe du banc

de la jeunesse que préside tante May mille signes extérieurs qui dénotent un esprit de mysticisme assez lointain.

Le sermon commence : cette peste de Louis le fait en double, et par anticipation, chuchote le texte que nous possédons tous si bien. Hélas ! il y aura de l'imprévu cette année.

Monsieur le curé qui, jadis, coupait sa sainte allocation des strophes du *Stabat*, a trouvé bien, hier, non pas de chanter, mais de faire manœuvrer une boîte à musique invisible qui s'est mise à jouer la *Belle Hélène* et la *Veuve Joyeuse*.

Pauvre abbé ! Vous ne soupçonniez pas la légèreté de cette musique profane, certes ! C'était de la musique, tout simplement, pour vous ; et vous en avez joué pour la plus grande gloire de Dieu.

Mais non ! Nous, d'abord stupéfaits, interdits, quel spasme de fou rire nous a courbés sur nos paroissiens, arrachant à Louis un gémissement d'hilarité bruyante et mettant tante May si malade de gaieté qu'elle a dû sortir de l'église.

A peine la cérémonie terminée, grand-père, qui avait pris son air d'ancien régime, s'est hâté vers la sacristie et, faisant sortir les enfants de chœur, a dit d'une voix dont les accents sévères nous parvenaient :

— Je vous en prie, mon cher curé, plus d'innovation semblable, cachez pour toujours cette déplorable boîte à musique, tenez-vous-en à votre harmonium et au plain-chant. Je vous affirme que c'est plus dans l'esprit de la Sainte Eglise.

(A suivre.)

LA VIE DES ALPINS DANS LES VOSGES



UNE COLONNE D'ARTILLERIE ALPINE



MISE EN POSITION DE
CANONS DE MONTAGNE



UN OFFICIER UTILISE UNE LUNETTE A CISEAUX PRISE A L'ENNEMI



LA CORVÉE DE NEIGE



UNE HALTE AU SOMMET D'UN COL

Occupant les crêtes des Vosges et barrant dans les défilés la route à l'ennemi impuissant, nos Alpains, loin de se plaindre de leur existence, et malgré les rudes fatigues qu'ils endurent, se trouvent dans leur élément, et parmi les sites de neige, de roches et de sapins font la guerre allégrement.